

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



W. MARYVILLE.

EST. LEBOUR.

Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 379. Vol. XV. — SAMEDI 4^{er} JUIN 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Les noces de Luigi, lettre au rédacteur. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — L'ho-sa, relation d'un voyage au Thibet. — Journal d'un colon (suite). — Polichioelle propriétaire. — Littérature polonaise. — Les Vedas et les peintures mexicaines. — Bibliographie. — Calendrier astronomique illustré. — M. Odier, notice biographique.

Gravures. Attentat commis sur la personne du roi de Prusse, le 22 mai. — La Fête-Dieu au village; La Fête-Dieu dans le Tyrol; Procession sur le lac de Gmunden. — Thermes romains à Cherchell; Hôpital militaire; Monument funéraire du commandant Gauthier; La tour Moron; Corps de garde; Abrevoir à Cherchell. — *Konrad Wallenrod*, 2 gravures. — La raison démonstrative, illustrations par Stop, 10 gravures. — Calendrier, 2 gravures. — Portrait de M. Odier; la barrière de Clichy le 30 mars 1814. — Rébus.

Histoire de la semaine.

On a appris le 24, à Paris, la nouvelle d'un attentat commis sur la personne du roi de Prusse le 22. S. M., se trouvant, à midi, à l'embarcadere du chemin de fer de Potsdam, et donnant le bras à la reine, était sur le point de monter en wagon, quand un individu, en uniforme de sous-

officier et affublé d'un manteau militaire, feod la foule et s'approche de LL. MM. comme pour remettre une pétition. Au moment où le roi prenait le papier qu'on lui présentait, l'assassin, écartant son manteau, sous lequel il cachait un pistolet, déchargea cette arme presque à bout portant sur Frédéric-Guillaume. Vu l'impossibilité apparente d'échapper à un pareil guet-apens, on crut un instant S. M. dangereusement atteinte. Mais, le roi n'ayant pas perdu contenance, il fut constaté bientôt que, par un bonheur providentiel, la balle l'avait atteint au bras qu'il portait en avant. Les médecins qui ont visité sur-le-champ la blessure déclarent qu'elle n'est pas dangereuse, et assurent que l'auguste blessé en sera quitte pour un léger accès de fièvre. Il est certain qu'après avoir arraché le coupable des mains des constables qui le voulaient mettre en pièces, le roi exprimait l'intention de confiner sa route vers Potsdam, et que, sans les instances de la reine, il ne serait pas retourné à Charlottenbourg, où il est rentré vers une heure.

L'assassin, nommé Sefeloge. Âgé de trente et un ans, or-ganare de Wetzlar, est un ancien sergent de l'artillerie

de la garde, mis, dit-on, à la retraite depuis deux ans pour cause de démençe intermittente, très-irrité d'avoir été écarté du service, et attribuant sa disgrâce, non pas à son état mental, mais bien à une royale injustice. Déjà une fois Frédéric-Guillaume, le premier de sa race sur lequel se soient dirigées des mains régicides, a échappé aux coups d'un meurtrier qui n'avait pas de complices. Il serait à désirer, pour le repos public, que cette fois encore cet attentat ne fût qu'un fait isolé, et que les partisans du régime absolutiste ne cherchassent pas à exploiter cet événement dans l'intérêt exclusif de leurs principes. Plusieurs arrestations ont suivi cet attentat, mais il ne paraît pas qu'il y ait aucun rapport entre ces deux faits.

La balle a pénétré dans l'intérieur de l'avant-bras droit, et y a fait, dans les chairs, une blessure d'environ deux pouces de longueur; elle est retombée ensuite par l'effet de son propre poids, sans atteindre les os et les principaux nerfs.

Cette nouvelle a fait pendant un jour diversion à nos tristes querelles intérieures; mais telle est la fatigue du public, que rien ne peut l'émouvoir longtemps. Si quelque parti spéculé sur ce découragement universel, il doit être saùs-



Attentat commis sur la personne du roi de Prusse le 22 mai 1850.

fait : car, si l'on excepte les grossières invectives qui s'imprimant dans quelques journaux, les apertrophes violentes et de mauvais goût qui s'échangent entre la majorité et la minorité dans l'Assemblée nationale, on ne rencontre plus que des gens honteux d'assister à ces orgies et faisant en silence des vœux pour voir la fin, une fin quelconque, de ces saturnales de l'envie, de l'égoïsme et de la peur. — Et l'avenir ? — L'avenir sera ce qui plait à Dieu. Accordons-nous quelque repos dans le présent. Laissez vivre ceux qui ne comptent ni sur un capital épargné ni sur les munificences de l'État, assez riche, pensent les bénéficiaires, pour payer sa ruine. — Voilà ce qui se dit, ou à peu près. — Tous les affaires, toutes les transactions sont suspendues ; notre commerce a vu les récoltes microscopiques du mois de mars 1848. On prétend que cet état de choses fait les affaires du parti de l'ordre ; ce sont les journaux de ce parti qui le disent, après avoir prôné la tactique. Ces journaux calomnient. Nous avons, comme tous les partis, des misérables et des stupides qui allument l'incendie, espérant dévaliser la maison à travers la fumée ; mais nous comptons aussi cette masse d'honnêtes gens qui finissent par reconnaître que c'est leur maison qui brûle. Puissent-ils arriver à temps pour arrêter les incendiaires, au lieu de se voir condamnés à les fouiller sur des morceaux de cendres !

Nous ne nous sentons pas le courage de suivre, dans toutes ses circonstances, la discussion de la loi sur la réforme électorale. Les curieux qui cherchent un jour dans ce recueil l'histoire de cette loi, d'où datera une nouvelle phase de la politique contemporaine, seront forcés de recourir au *Moniteur*, irrémissible témoin de tant de violence, de lueur, de sottise, à peine consolé par quelques éclairs d'honneur de prévoyance et de bon sens. Il lui suffira de lire ici que la majorité s'est montrée plus une que jamais sur les termes de la loi, et qu'aucun des amendements présentés sur le projet de la commission n'a pu trouver grâce devant elle.

Le différend entre l'Angleterre et la France donne lieu à la publication de toutes les pièces relatives à la négociation de l'affaire grecque. Il n'est guère possible, en effet, que cette querelle produise autre chose que ce déluge de papier.

— Les débats de l'affaire Franzini, archevêque de Turin, ont eu le 23 et 24 devant les magistrats d'appel de Turin. L'accusé ayant refusé d'assister au débat et de nommer un défenseur, le tribunal a passé outre, aux termes de la loi, et a nommé à l'archevêque un avocat d'office, M. Vigniani. Le ministère public, représenté par M. Peroglio, s'est attaché à prouver le flagrant délit résultant des circulaires de M. l'archevêque par lesquelles il invitait le clergé de son diocèse à méconnaître les lois du pays et à résister à la loi civile par tous les moyens en leur pouvoir. L'avocat Vigniani a défendu l'accusé avec éloquence, s'attachant surtout à démontrer que les circulaires ne pouvaient être considérées comme une publication, n'ayant été imprimées que pour diminuer la besogne des secrétaires de l'archevêque. Le jury, entré dans la salle des délibérations, en est sorti quelques instants après rapportant un verdict de culpabilité rendu à l'unanimité. Le tribunal, faisant alors application des articles 17 et 24 de la loi sur la presse et des art. 62 et 79 du Code pénal, a condamné l'archevêque Franzini à six mois de prison et mille francs d'amende. Mais, sur les vives instances du défenseur plaidant pour les circonstances atténuantes, le tribunal a réformé la sentence et condamné l'archevêque au minimum de la peine, c'est-à-dire à un mois de prison et cinquante francs d'amende, ordonnant en outre la destruction de la circulaire saisie.

— La Prusse a envoyé à Francfort un plénipotentiaire, M. Mathis, chargé de prendre part, au nom du cabinet de Berlin, aux délibérations ouvertes sur la reconstitution de l'Allemagne. Cette participation de la Prusse aux conférences de Francfort, après la diète d'Erfurt, après le congrès des souverains alliés réunis dernièrement à Berlin, et surtout après tout ce que l'on sait sur l'antagonisme des deux plus grands États de l'Allemagne, paraît être de prime abord contradictoire et inexplicable. Quoique nous ne croyions pas que la Prusse se décide jamais à tirer l'épée pour faire précéder ses projets d'union au sein de l'Allemagne, il importe cependant de remarquer dans quel but et dans quelle mesure le cabinet de Berlin entend prendre part au congrès de Francfort. Le cabinet de Vienne a déclaré que c'est comme ayant la présidence de la diète germanique qu'il convoquait les plénipotentiaires des États allemands ; que, selon lui, la Confédération et la diète n'avaient jamais cessé d'exister légalement, et que la décision des plénipotentiaires *in pleno* était obligatoire pour tous les États allemands. Le cabinet de Berlin conteste tous ces points ; il repousse la diète de 1815 comme n'existant plus, et par conséquent la présidence de l'Autriche comme primée. Il soutient, en outre, que tous les États allemands peuvent prendre part aux délibérations du congrès pour arriver à un résultat positif et favorable à l'unité de l'Allemagne ; mais que, selon le cabinet de Berlin, les décisions de ce congrès ne peuvent plus être obligatoires, comme étaient celles de l'ancienne diète. En sorte que la part que le cabinet de Berlin compte y prendre doit être regardée comme tout à fait différente de celle que la Prusse avait dans la diète, sous l'empire du pacte fédéral de 1815.

Cette manière de voir du cabinet de Berlin est exposée dans une note de M. de Schevenitz, ministre des affaires étrangères de Prusse, adressée, le 16 mai, au nom des souverains alliés, au comte de Bernstorff, ambassadeur prussien à Vienne.

— Par le paquebot à vapeur *Canada*, entré à Liverpool dans la journée de dimanche dernier, on a reçu des nouvelles de New-York jusqu'au 45 et de Boston jusqu'au 16 mai.

Nous apprenons que le comité de compromis, comme on l'appelle, c'est-à-dire la commission des Treize, présidée

par M. H. Clay et chargée par le Sénat de trouver une transaction entre les intérêts du Nord et ceux du Sud, a déposé son rapport, document volumineux dont la lecture a duré plus d'une heure. Les conclusions de la commission ont été très-vivement applaudies des qu'elles ont été connues, et il semblerait à première vue qu'elles seront rejetées par tous les partis ; nous croyons cependant qu'on fond le projet présenté par elle on sera adopté sans quelques variantes, on formera la base de la transaction que tous les partis approuvent.

Il paraît certain que le ministre de France à Washington a signé avec le ministre des affaires étrangères un traité semblable à celui que les États-Unis et l'Angleterre ont déjà conclu pour aider à la construction d'un canal qui relierait les deux océans, en traversant l'État de Nicaragua, et aussi pour assurer à cette voie de communication le bénéfice de la neutralité, même en temps de guerre.

Les Noces de Luigi.

As directeur de l'ILLUSTRATION.

MONSIEUR,

Si l'*Illustration* vaut quelque chose à mes yeux, en dehors de ses dessins, qui en font une sorte de daguerréotype universel, si elle vaut ce un mot comme recueil littéraire, c'est surtout parce que, parmi toutes les revues de notre temps, elle a été la première à s'élever contre ces productions à la fois qui, depuis quinze années, ont fait irruption dans le feuillet des journaux de la capitale et des départements.

Je ne suis point un écrivain, monsieur, et peut-être trouvez-vous, en lisant ces lignes, que cet aversissement au lecteur est une véritable perle ; cependant, pour n'être pas du métier, j'ai la prétention d'avoir le sentiment des choses littéraires : c'est pourquoi je vous ai applaudi toutes les fois que vous avez signalé la voie fautive dans laquelle se sont engagés la plupart de nos producteurs intellectuels, bonnes gens qui pourraient nous instruire et nous charmer, et qui, depuis bientôt vingt années, s'obstinent à racler sur leur violon un vieil air qui nous irriterait ou nous endormirait si nous ne prenions la précaution de nous boucher les oreilles.

L'*Illustration*, je me plais à lui rendre cette justice, n'a jamais été chercher ses collaborateurs parmi ces diseurs de balivernes qui, dans ce temps en proie aux plus graves préoccupations, ne trouvent rien de mieux à faire que de remettre sur le métier les tristes déclamations de leur maître à tous, Restif de la Bretonne. L'*Illustration*, et, pour ma part, je l'en remercie, nous a fait grâce des peintures de bigues, des scènes de cabarets et de l'argot de ces héros de tavernes qui ont pris le haut du pavé littéraire ; elle n'a jamais publié de ces historiettes en dix volumes où le lecteur est promené dans tous les égouts de la société. Cette sobriété, si rare de nos jours, n'honore pas seulement le journal, elle honore surtout le public d'élite auquel il s'adresse.

Maintenant, monsieur, j'arrive tout droit au motif qui me fait vous adresser cette lettre.

Lorsque vous publiez une nouvelle, j'ai la mauvaise habitude d'attendre, pour la lire, qu'elle soit complètement terminée. Je suis gourmand de mon naturel, et je n'aime pas à déguster par petites gorgées le champagne de l'imagination ; je ne vais pas jusqu'au coup de fétier de M. de Bassompierre ; je n'ingurgite pas, par exemple, les *Trois Mousquetaires* tout d'un trait ; mais j'attends que mon verre s'emplisse jusqu'au bord, et quand il est plein, je le vide.

Ainsi faisais-je depuis trois mois pour les *Noces de Luigi* ; chaque semaine, après avoir examiné les dessins de l'*Illustration*, lu les articles de critique, de voyage, le courrier de Paris et l'histoire de la semaine, je sautais par-dessus le roman et plaçais le journal sur ma table par ordre de date, bien résolu de n'aller aux *Noces* de votre héros que lorsque l'inévitable formule, la fin au prochain numéro, m'aurait averti qu'il était temps de me mettre en route.

Dependant les numéros s'emparaient sur les numéros, la *Trinité se passe*, et la fin n'arrivait pas. Vous l'avouerez-je, monsieur ? en voyant la nouvelle prendre les proportions du roman, j'ai craint un instant que, rompant avec les heureuses traditions de votre revue, vous ne vous fussiez lancé dans les histoires à compartiments. L'*Illustration* me disais-je, aurait-elle, avec ses *Noces de Luigi*, épousé le roman-feuilleton de la main gauche ? Cette union morganatique n'eût point été de mon goût ; aussi, pour savoir si au juste ce que je devais penser de cette innovation, je me déparais de mes habitudes, et j'allai aux *Noces* sans savoir combien de temps j'y resterais.

Aujourd'hui que j'en suis revenu, je comprends, monsieur, pourquoi vous avez fait une exception en faveur de cet ouvrage. Il y avait longtemps, bien longtemps en effet qu'on n'avait publié un roman de cet intérêt et de cette distinction. L'auteur, qui procède par son style à la fois sobre et lumineux des maîtres du dix-septième siècle, fera à en persister dans la voie à il est entré tout d'abord ; et qui lui chez lui l'étoffe d'un écrivain de premier ordre ; ce qui lui manque encore aujourd'hui à mon avis, c'est la science de la composition ; mais cette science, il ne lui faut qu'un peu de volonté pour l'acquérir.

Quelle que étant et inutile que puisse vous paraître ma proposition, permettez-moi de faire la critique de ce remarquable roman dans le recueil même où il a été publié ; vos lecteurs qui auront seen les yeux la critique à côté de l'œuvre, jugeront si je ne suis trompé.

Luigi est une de ces natures rêveuses et folâtres qui n'existent que depuis une cinquantaine d'années dans notre monde littéraire. Le dix-huitième siècle, ce siècle si bien partagé, qui m'en en dit, ne connaît-elle pas ces pâles sensitives de la flore romantique, Luigi est un peu parent d'Obermann,

de René, de Werther et de tous ces illustres songeurs sortis de l'imagination des poètes comme Minerve du cerveau de Jupiter. Luigi, placé de bonne heure dans une sphère où la réalité rayonne de son plus franc et plus honnête éclat, ne peut se contredire à la regarder en face ; ce qu'il lui faut, c'est le silence sous les grands arbres et les rêves loquacement caressés à l'écart ; les instants dérobés à l'étude, il les emploie à se promener seul dans les bois et sur les montagnes, coutant avec une immuabilité volupté les bruits confus de la nature, et s'étonnant des enivrants mystères qui éveillent en lui la grande voix de la solitude ; il a après de lui un oncle, homme de bon conseil, la figure la mieux dessinée du roman, qui ne comprend rien à ce genre de vie sauvage, et lui indique avec son bon sens pratique le danger de ces aspirations sans but ; mais le jeune rêveur, pour le calmer, lui apporte une plante nouvelle destinée à enrichir la collection de son herbier, et les granderies du bonhomme s'éteignent dans un sourire. Sur ces entrefaites Luigi rencontre deux petits filles, deux sœurs jumelles, dont l'une a l'air d'être l'élu de l'autre ; il les voit pour la première fois dans une promenade et les prend pour deux anges qui ont ri pié leurs ailes. Le jeune homme et les deux jeunes filles gaudissent ensemble ; vous savez cela et le reste. Luigi, toujours entre Louise et Aline, ne sait plus laquelle préférer, et les voyant semblables les confond dans un même amour. Là est tout le développement du roman, et, disons-le tout de suite, l'auteur s'est tiré en homme de talent et surtout en homme de goût de ce sujet épineux et difficile. Supprimez un *fait-ouf* ordinaire en face de cette donnée, et aussitôt il vous la voit se lancer dans les exclamations sans fin et dans les rugissements. Il ira même jusqu'aux tirades contre les lois de la société, il vous prouvera, à l'aide de phrases et de périphrases, la sagesse de son amour et la stupidité des conventions sociales qui s'opposent à son bonheur. Il mettra en branle toutes les cloches de l'argumentation pour vous convaincre, et il vous fera sourire de pitié. Ainsi a pas procédé l'auteur ; s'il n'est dans ses développements, il ne recule pas devant la difficulté, mais il a soin d'indiquer que la position de Luigi est plutôt une maladie qu'un amour. Puis il part de la pour expliquer, avec une grande nouveauté d'aperçus et un singulier bonheur d'expressions, certains phénomènes psychologiques qui forcent le lecteur à rentrer en lui-même. Cette histoire est un récit simple et naturel, si j'excepte un orage d'un bel effet et un duel un peu excentrique, ce roman n'est sillonné par aucun de ces événements vulgaires qui sont en quelque sorte les ingrédients indispensables des productions modernes et servent, pour ainsi dire, d'étapes banales à l'action. Dans les notes funèbres du jeune rêveur, tout se passe avec cette chaste simplicité et cette sobriété de coups de théâtre qui est le cachet caractéristique de tout talent vivant et sérieux.

J'ai dit plus haut que M. Laprade était destiné à devenir un jour un de nos bons écrivains ; pour arriver à ce résultat, il ne lui restait que très-peu de chemin à faire. Ce qui distingue en effet les *Noces de Luigi*, ce n'est pas l'invention, c'est le style. Le style de l'auteur est ferme et d'une étonnante sobriété ; il dit ce qu'il veut dire, rien de plus, rien de moins ; sa phrase ne s'étend pas comme une fusée qui répand ses gerbes un peu au hasard, elle va droit au but et à l'horreur de l'a peu près. De nos jours, où l'étude du style est complètement délaissée et où les auteurs ne se préoccupent que des effets mélodramatiques, n'est-ce pas le plus bel égoût que la critique puisse faire d'un écrivain ?

Quant à l'exécution on, la donnée de l'auteur étant admise, je ne crois pas qu'il s'en soit bien rendu compte avant de prendre la plume ; dominé par l'idée principale, M. Laprade lui a peut-être un peu trop sacrifié les exigences de la composition. Sans avoir recours aux moyens que les vaudevillistes et les romanciers nomment je crois, des *scènes*, on pouvait tirer un plus grand parti du sujet, et lui donner une physionomie plus animée et plus dramatique. Le début manque de préparation ; l'exposition est un peu vague. J'en dirai presque autant du dénouement, qui, à en croire, le défaut d'être écouré ; tout l'ensemble est sacrifié aux détails. Si M. Laprade veut se donner la peine de réfléchir vingt-quatre heures de plus à son action avant de se mettre devant sa table de travail, je suis sûr qu'il arrivera à produire un tout complet ; que son livre donnera un jour une de ces rares Nouvelles comme George Sand et Mérimée savent les faire, et qui s'appellent la *Marquise* et *Columba*.

Je m'arrête ici, Monsieur, j'aurais bien encore quelques légers reproches à adresser à l'auteur. S'il m'était permis de dire toute ma pensée, je l'engagerais à ne pas s'éparpiller autant sur ses personnages, à leur donner des traits plus accentués et à concentrer davantage son action ; mais malheureusement ces critiques, petites taches d'un charmant tableau, il y a dans les *Noces de Luigi* des qualités si réelles et un talent si distingué, que je n'ai pu résister au désir de vous remercier, vous et l'auteur, pour le plaisir que m'a procuré la lecture de ce roman. Cet amour du fini, cette préoccupation du style, cette honnêteté de sentiments sont de qualités trop rares de nos jours pour ne pas les encourager quand on les rencontre, de même qu'on ne saurait trop remercier l'intelligent directeur qui, ayant vu briller une perle inconnue sur le fumier de la littérature actuelle, s'est empressé de la ramasser pour l'enchaîner dans son journal.

Veuillez agréer, etc.

A. DE M.

Paris, ce 24 mai 1850.

Chronique musicale.

On a repris à l'Opéra, cette semaine, le *Rossignol*, petit ouvrage en un acte, qui fut représenté pour la première fois en 1816, le 23 avril. C'était juste au milieu de cette époque nommée les Cent-Jours. A trente-quatre ans de distance, on

ne se douterait guère qu'à ce moment critique de notre histoire on dut rencontrer sur notre première scène lyrique une pastorale du genre de celle-ci. Elle est cependant alors un grand succès. Cela laisserait supposer que les vers érotiques d'Étienne et la musique de Lebrun sont deux merveilleuses choses, puisqu'elles eurent la puissance de captiver l'attention publique, alors que des événements si graves l'appelaient de toutes parts. Il n'est rien pourtant. Rarement on vit une musique plus incohérente, écrite sur un poème plus naïf, pour nous servir de termes bonnetés et modérés. Ni le style du poète, ni le génie du musicien, ne peuvent justifier la vogue qu'obtint cette partition. Elle ne fut due qu'au talent de madame Albert Hymen, qui créa le rôle de Philis, et à celui du célèbre flûtiste Tulou. Grâce à ces deux virtuoses, le grand air à roulades avec accompagnement obligé de flûte devint bientôt fameux et valut à l'œuvre de Lebrun une popularité qu'elle était loin de mériter par elle-même. Plus tard, madame Damoreau, accompagnée de même par Tulou, contribua plus encore à accroître cette popularité. Madame Gras-Dorus et son digne frère la continuèrent, si même ils n'y ajoutèrent à leur tour. Enfin, voici madame Laborde qui vient, elle aussi, prouver qu'elle sait faire valoir et briller une musique sans valeur et sans couleur. Elle l'a prouvé, en effet, et de la manière la plus éclatante. Entre elle et M. Dorus, c'a été, l'autre soir, un vrai tournoi de gammes chromatiques, de trilles, d'arpèges, de traits rapides et légers, d'une volubilité inouïe, dans lequel on peut dire que la voix et l'instrument ont été tous deux vainqueurs. Peu s'en est fallu même qu'on ne fit recommencer la lutte. On a, du moins, tant applaudi, tant applaudi, que nous nous sommes pris à regretter plus que jamais que la musique du *Rossignol* ne fût pas meilleure. Combien de compositions musicales remarquables ont passé inaperçues, faute d'une exécution convenable, tandis que celle-ci a eu le bonheur de rencontrer des interprètes si éminents! — Que dirait-on, pourtant, d'un habile ouvrier, d'un Benvenuto Cellini, qui serait son temps et son savoir à monter avec le plus grand soin, avec le luxe et le plus magnifique, comme si c'était une pierre précieuse, un joyau de la plus mince valeur, un faux diamant? En musique, malheureusement, il n'arrive que trop fréquemment que de beaux talents d'exécution sont mis au service de concepts médiocres. Quoi qu'il en soit, madame Laborde a chacoé le rôle de Philis avec un immense succès. Nous nous permettrons toutefois de lui faire observer que Philis est une simple bergère, et que, par conséquent, elle ne doit pas dire le récitatif comme une reine de Navarre. A cela près, dans le *Rossignol*, de même que dans les *Huguenots*, madame Laborde a mérité ce ne peut mieux les applaudissements qui lui ont été prodigués. Les autres rôles, joués dans l'origine par Dérivis père, Laïs et Nourrit père, sont maintenant remplis par MM. Brémont, Porthéaut et Léon Fleury.

Cette semaine aussi, mademoiselle Félix Miolan, élève de Duprez, a continué ses débuts à l'Opéra-Comique par le rôle de Virginie dans le *Caid*. C'était un des rôles dans lesquels madame Ugalde développait avec tant de bonheur sa prodigieuse verve et son admirable talent. On comprend, du reste, que la jeune débutante n'ait pas abordé ce rôle sans beaucoup d'émotion. Elle s'en est cependant bien tirée, principalement des passages qui n'ont besoin que d'une vocalisation agile, fine et gracieuse. Sous ce rapport, le talent de mademoiselle Félix Miolan ne laisse rien à désirer, on presque rien. Ce qui lui manque, c'est ce mordant, cet entraînement, ce *brío*, qui faisait de madame Ugalde la cantatrice légère la plus étonnante qu'on ait jamais entendue. Rien n'égalait la flexibilité de sa voix, si ce n'était son énergie. Aussi se sentait-elle très-dangereuse de vouloir l'imiter en tout. C'est un simple avis que nous donnons à mademoiselle Félix Miolan.

De la musique de théâtre, passons à la musique de chambre. Ce genre-ci, le plus intime et le plus difficile de tous, ne rapporte guère que de la gloire aux compositeurs qui, par hasard, s'y adonnent de nos jours. C'est pourquoi, plus que tous autres, ceux-ci ont droit à une place dans notre chronique. Nous nous exprimons d'en faire une aujourd'hui à M. Auguste Morel, regrettant que l'espace ne nous permette pas de la lui faire plus large, ainsi qu'elle lui serait légitimement due. Le quatuor pour deux violons, alto et basse, que M. Auguste Morel nous a fait entendre ces jours derniers, est une œuvre d'un rare mérite, dans laquelle se trouvent alliés comme doivent l'être dans des productions de cette nature la science et le goût, le travail et l'inspiration, l'originalité et le développement des idées. C'est surtout dans le scherzo et l'andante que ces qualités diverses se montrent avec le plus d'éclat. Le premier morceau et le finale ne sont pas tout à fait à la même hauteur; mais, dans son ensemble, ce quatuor de M. Auguste Morel est une œuvre véritablement digne de fixer l'attention des amateurs sérieux de l'art musical. Ajoutons que l'exécution était confiée à MM. Alard, Armand, Casimir Ney et Franchemont, c'est-à-dire qu'elle a été parfaite. M. Auguste Morel nous a fait ensuite entendre plusieurs autres de ses compositions, parmi lesquelles on a particulièrement applaudi une mélodie vocale, toute empreinte d'une douceur et d'une poésie, d'un coloris musical extrêmement distingué. C'est M. Roger qui l'a chantée. Nous n'avons pas besoin de dire comment. Cette délicieuse soirée, dont le public se composait de quelques amis et de lélite des juges compétents de la presse parisienne, entre lesquels M. A. Morel occupe lui-même un rang élevé, avait lieu chez Saxe. Peu de jours auparavant, dans la même salle, nous avions assisté à une autre séance de musique de chambre, mais d'un genre différent de celle-ci. On y avait entendu que des ensembles d'instruments de cuivre, ce qui, pour de la musique de chambre, ne laisse pas que de paraître quelque peu invraisemblable. Mais il n'est invraisemblance qu'ilienne. Grâce aux savants travaux de M. Adolphe Sax, à ses ingéné-

reuses innovations, à ses perfectionnements continuels, les voix de cuivre, naturellement si formidables, sont arrivées à avoir facilement la douceur, le charme, le velouté de la voix humaine la plus sympathique. C'est enfin une route nouvelle que M. Adolphe Sax vient d'ouvrir aux compositeurs. M. Balloz y est entré avec succès en écrivant une symphonie qui a été exécutée et fort applaudie dans la soirée dont nous parlons. Ce soir-là aussi, et comme pour faire diversion, les deux jeunes frères Henri et Joseph Wieniawski, deux enfants prodiges qui sont déjà deux artistes hors ligne, ont obtenu le plus grand succès auquel un violoniste et un pianiste puissent prétendre. La Russie, qui nous avait envoyé ces deux enfants pour faire leur éducation musicale, va nous les reprendre. Elle n'aura certes pas lieu de se plaindre de la France et de sa musique religieuse.

Encore un mot, celui-ci est pour la musique religieuse. Elle aussi s'est signalée cette semaine par une messe brève de la composition de M. Albert Sadowski, exécutée dimanche dernier, à l'église de la Madeleine. On le voit donc, nous ne sommes plus en hiver, et cependant cette semaine a été, musicalement, pendant tout l'hiver, plus remplie que celle-ci?

GEORGES BOUSQUET.

Courrier de Paris.

A cette place même on vous donnait, la semaine dernière, une nouvelle, intéressante assurément, pour ceux qui, au milieu du tumulte contemporain, n'ont pas perdu le goût des nobles jouissances et des distractions élevées. George Sand va publier ses mémoires, disions-nous, et c'est authentique, à ce point que les entrepreneurs de la grande presse se disputent la possession du manuscrit; et cependant, journaux et journalistes, un seul excepté, gardent un silence inflexible sur cet événement littéraire. Pourquoi? Il nous serait facile de le dire; mais le temps n'est pas venu de lever ce voile de mystère et d'exposer par la même occasion le spectacle d'une des plus grandes petites misères du feuilleton. Le feuilleton à ses affaires; il ne dérange pas son programme pour si peu de chose: dix volumes de révélations éloquentes sur la société actuelle, l'antipathie vivante d'un cœur ou saigne la blessure de tant d'autres, une autobiographie qui sera une histoire à peu près universelle, et celle histoire qui est en même temps roman, drame, poésie, féerie, en vérité nous avons le temps de rester pour en parler à notre public. L'affaire pressante, l'événement sans remise ni rémission, la nouvelle palpitante, c'est le dernier drame du Théâtre-Français, qui est un très-vieux drame, c'est le vaudeville du Gymnase ou de la Montansier, ce vaudeville en décrépitude que l'on vous racontait il y a vingt ans, et que le feuilleton, semblable au *juste d'Ilorace*, assis et imperturbable sur les ruines du monde, vous racontera encore l'année prochaine. L'à-propos pour le feuilletoniste du feuilleton — et il faut bien que son lecteur des quatre parties du monde s'en arrange — c'est mademoiselle Angèle de l'Hippodrome, ou le petit Loisel, l'écurier imberbe du Cirque, monté sur ses grands chevaux. C'est encore, tant nous avons l'embaras du choix, l'actrice et son bénéfice, l'actrice au concert, l'actrice au bois et l'actrice en voyage; c'est un ténor qui perd sa voix dans la ligne que nous écrivons, quitte à la retrouver dans la ligne suivante; c'est la querelle de deux particuliers plus ou moins connus à propos d'un mélodrame quel, le jour de la représentation, plus n'ont voulu s'accorder l'un ni l'autre. Enfin, l'inspiration, la révélation, l'annonce ou le réclame du feuilletoniste, ce sera tout ce que vous voudrez, excepté le livre, l'éloquence, la poésie, la passion et le génie. On dirait aujourd'hui au feuilletoniste, et je le crains bien, à tous les feuilletonistes: « Jean-Jacques ressuscite, et il publie encore des confessions, » et le feuilletoniste répondrait: « Passe ton chemin, bonhomme Jean-Jacques, j'ai mes affaires. »

A propos de l'*Histoire de ma vie*, les *Confessions* de George Sand, on songe naturellement au livre de Jean-Jacques; George Sand n'est-il pas un Jean-Jacques femme, à peu de chose près. L'un et l'autre se sont rencontrés presque dans les mêmes destinées à cent ans de distance, tous deux enfants de la nature ayant dépouillé le vieil homme, pour vivre à la face de Dieu, au souffle de leur génie et de leur cœur. L'*Histoire de ma vie* ramène encore aux *Confessions* par une autre voie, puisqu'il se trouve que Jean-Jacques fut très-intéressé à lire avec l'aïeule paternelle de George Sand. D'un autre côté, un sang royal coule dans ses veines et rattache cette branche de sa famille au vieux tronc des Bourbons. Personne, du reste, ne sera tenté d'en faire une œuvre nouvelle au point de l'écrivain plébéien, ne sommes-nous pas tous les cousins plus ou moins directs les uns des autres; c'est Voltaire qui l'assure sur la foi de S. M. Louis XV.

Quelle sera la fortune de ces *Mémoires d'outre-tombe*, que George Sand publie de son vivant? Un grand succès de curiosité d'abord, cela va sans dire; et probablement la vogue s'en suivra, puisqu'elle s'attache à tout ce qui porte le cachet splendide de la sincérité dans le génie, de l'imagination dans la vérité de la naïveté dans l'art et du possible dans l'idéal. Dans ce livre étincelant on pourra lire, comme dans le miroir magique de l'enchantement, les détails infinis de ce poème complexe: la *Vie de George Sand*. Le point de départ de cette imagination vous expliquera le chemin sombre ou radieux que l'auteur a parcouru, la voie où il fut entraîné, les tempêtes et les alimes qu'il traversa et dans quelles régions sereines il va se reposer désormais. Vous connaîtrez le mobile de ses fantaisies démesurées, le secret de ses idées aventureuses, et comment la vérité est restée immaculée au milieu de tant de paradoxes. Ceux de George Sand étaient des paradoxes désintéressés sur le monde, sur la vie, sur les choses et les hommes, et sur George Sand

lui-même, voilà tout le mystère. Alchimiste de la pensée aussi bien que peintre du cœur, elle a jeté toutes les émotions naturelles dans le creuset du scepticisme, le feu a épuré jusqu'aux souillures, l'or seul est resté, et voilà son nouveau livre. Elle y met ses impressions et ses souvenirs à contribution avec ce don d'universalité qui la distingue; on y retrouvera toutes les forces vivantes de son génie; sous une forme familière et dans l'abandon d'une confiance intime. C'est la muse philosophique et fière des Alhimi, de Spiridon et de Mauprat, qui redevient humaine comme Indiana et douce comme Geneviève; c'est Lélia renouant sa chevelure et disant: « Ma lutte est finie, l'esprit de Dieu a mis sa main sur moi comme il fit à Jacob pour lui ouvrir les yeux, et Jacob se prosterna. O monde, frappe-moi encore si tu l'oses, mais écoute mes confessions. »

En attendant, gardons-nous de retomber dans les aventures ordinaires de la grande ville, les mariages illustres, les cancons de la politique et les fanfanes du sport. Voici l'été définitivement inauguré par un orage; de toutes parts on songe à sa mise en scène, et l'on procède à sa toilette. Dans l'origine, nos pères plantaient des jardins publics, puis leur goût s'étant raffiné, ils en dessinaient; aujourd'hui, on les laïtit et on les place sous l'invocation de Terpsichore. Le Dieu Terme n'y est plus pour rien. Pour parure, on leur donne un kiosque où l'on fume et une estrade à orchestre; on les enferme dans un horizon de murailles, sur lesquelles figurent des feuillages ou des fleurs en peinture; l'enceinte est garnie de bâtons empailés en guise de jasmis et de roses; le soir venu, on allume des lampions qui tiennent lieu de clair de lune. Paris n'est une ville du Nord que pendant l'hiver; le reste de l'année, c'est une cité méridionale, ses habitants l'oublient tout, et ses autorités n'y songent pas davantage. Les arbres ont été exilés dans des quartiers où l'on ne va jamais, on n'y connaît que l'ombre des maisons ou des passages; intérieurement, on s'y donne de la fraîcheur avec des persiennes et des stores. Partout ailleurs, au nord comme au midi, l'eau fluviale est utilisée pour les agréments de l'été; à Paris, l'eau va à la rivière et elle y reste. Voilà pourquoi le mois de juin venu, tout citizen qui pignon sur la grande route, s'empresse de lui rendre la capitale comme un Théâtre. On signale déjà quelques fuyards, mais ces absents ont tort, et le séjour de Paris est encore très-supportable; on peut y prendre son plaisir en plein air, et le ciel se charge des rafraîchissements.

Après la danse, la pause. Cette semaine a été féconde en galas, et on a mis la nappe un peu partout. Dîners politiques et artistiques, dîners par association et par souscription, galas de Lucullus parlementaires, soupers d'Ézérie politiques, banquets d'Anacréons politiques; une gastronomie illustre a glissé ses réclames dans tous les journaux. Cependant les connaisseurs se plaignent de la chute du goût; ces Jérémies de l'office signalent la décadence de l'art culinaire. Les Parisiens se repaissent, ils ne savent plus manger. Le régime du sauffrage universel fait tourner les têtes et les sautes; les entremets sont sacrés de politique. On ne connaît plus les joies du dessert: on les noie dans le toast des allocutions. Les bouches ne s'ouvrent plus que pour des discours indigestes; les phrases s'allongent et les galas s'accourcent. Nos pères, sur ce point, avaient le goût meilleur: nous l'allons prouver tout à l'heure.

On vendait hier l'immense bibliothèque de feu M. de Saint-Albin; et, parmi les livres précieux de cette collection, les grands, rari maris, ont distingué un petit livre, le *Grand Cuisinier de toute cuisine pour la suite au Parisien français du seizième siècle*. Il en résulte que l'art de nos aïeux et leur estomac d'autruche ne se contentaient pas de moins de cinq services à chaque repas. Rabelais lui-même a déguisé les violences de leur gourmandise homérique, et son Gargantua fut un petit mangeur; il n'a fait que ramasser les miutes de son temps. Dans ces annales de la voracité gonflées de toutes les viandes du monde connu, on trouve des salmis de vautours, des comptos de cigognes et des fricassées de cormorans. Montmor se vantait d'avoir mangé une tête de héron à la sauce piquante; et M. Alexandre Dumas nous a donné une impression avec son beefsteak d'ours. Pauvres extras, l'ordinaire tout au plus d'une bonne famille de bourgeois sous les Valois. Nous mangions beaucoup moins que nos pères [c'est la morale de cette lecture], et nous n'en digérons pas mieux, ainsi qu'il résulte d'une anecdote récente et illustre... Daignez nous épargner le reste. La découverte de ce libretto gastronomique, ignoré jusqu'à présent de son possesseur, met martel en tête aux savants qui se piquent d'entreprendre le *mandchou*. « Nids de cigogne, cormorans à la capandine; mais, disent-ils, c'est de la cuisine chinoise. » Et, pour le coup, ces messieurs ne se trompent guère.

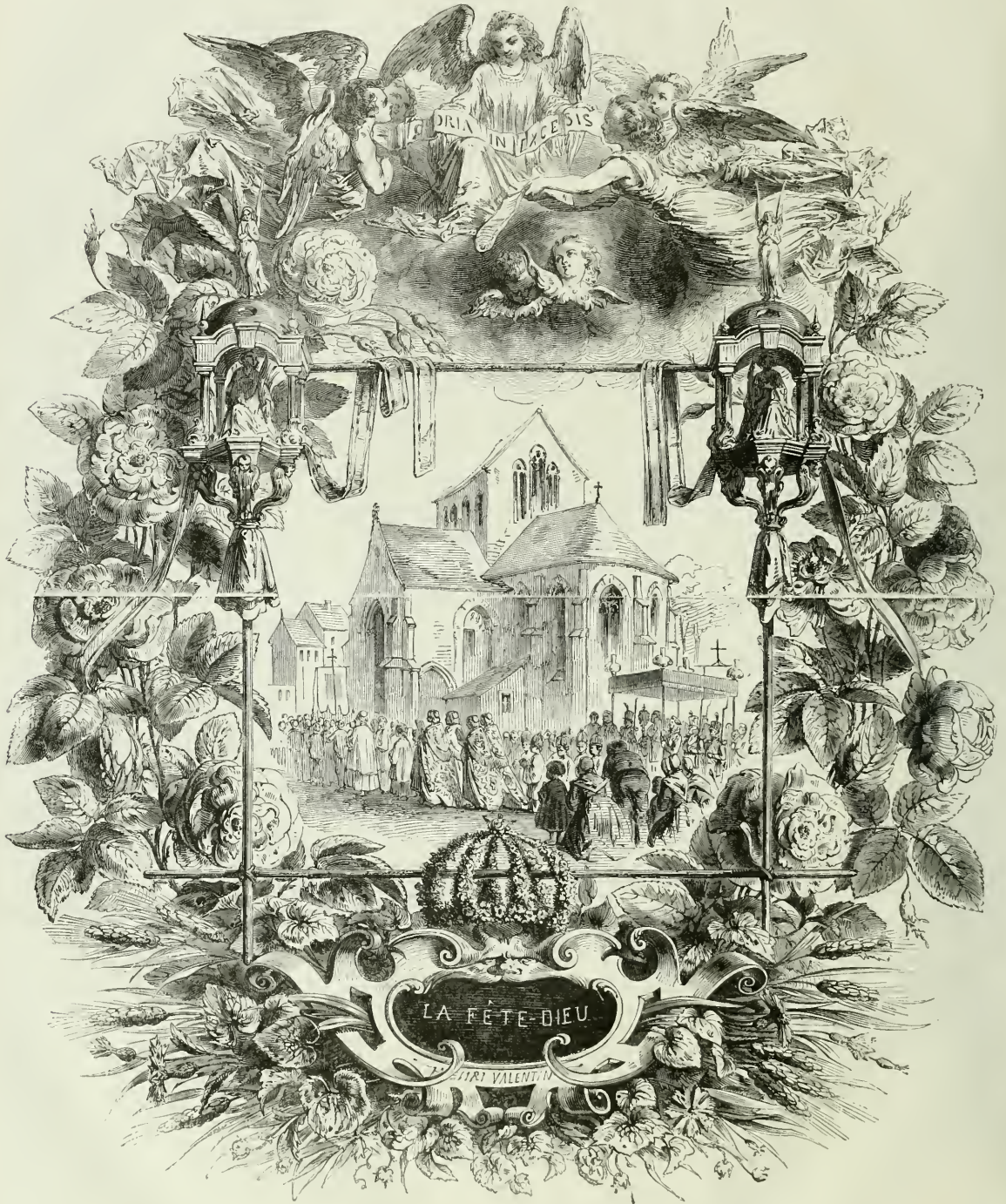
On nous dira encore: c'est la semaine aux fêtes manquées. On avait annoncé en haut lieu une soirée brillante, et la voilà ajournée indéfiniment. Il était question d'un grand revue, et il n'y a pas eu de revue; le sport devait livrer une dernière bataille au bois de Boulogne, mais le sport est désorganisé comme tout le reste, et il en est réduit à chercher des compensations sur le terrain de l'Hippodrome.

A l'instar du Cirque son voisin, l'Hippodrome vient d'entrer en campagne, et il fait claquer son fouet, la *chambre*; ses chevaux roulent, ses amazones voltigent, ses cœurs galopent; il a repris ses exercices de haute et de basse école; le personnel peut changer, mais le répertoire est immuable, et on l'applaudit toujours. Cependant il ne s'agit encore que d'un simple lever de rideau, et l'on pète en attendant partie. L'Hippodrome en travail accomplira bientôt d'une épopée nouvelle; son cheval n'est-il pas un paladin et presque un héros? certainement l'administration n'en voudra pas faire un grotesque. Passe pour le cheval du Cirque; celui-là a toujours mangé à deux râteliers, passant selon la saison du grave au doux et du plaisant au sérieux; guerrier au boulevard du Temple et danseur aux Champs-Élysées, mais le cheval de l'Hippodrome est plus qu'un court-

sier, sa destinée s'est agrandie; son écurie, c'est presque un temple. On l'a retiré du manège pour le faire entrer dans les pompes de l'histoire. Il a figuré dans le quadrigue romain, il a revêtu la robe fleurdelisée des paladins et des croisés, un jour il triomphait dans le tournoi et le lendemain on le couronnait au camp du Drap d'or; n'a-t-il pas encore af-

fronté les dangers de la taoumachie et essayé le feu des batailles impériales? C'est pour quoi le passé de ce noble animal vous répond de son avenir. Il faut l'avouer: dans ces derniers exercices de l'Hippodrome, on cherche un peu à l'humilier, on le rabaisse à des exercices d'un comique vulgaire et même trivial, des singes montent en croupe et ga-

loper avec lui, on en fait le Bucéphale de l'Alexandre des chiens-pans; Robert-Macaire le traite comme un autre Rosinante. Etomez vous donc si parfois l'animal déchu laisse bêtement tomber son écuyer? Rendez-lui donc l'arène et le champ clos, et laissez-le courir à la gloire. C'est un chemin (celui de la gloire) que le théâtre Saint-



Martin, las de la *Misère*, vient de reprendre sous les auspices de *Napoléon empereur*; reste à savoir s'il trouvera de bonnes recettes au bout de cette reprise. *Napoléon empereur*, c'est-à-dire la capote grise, le petit chapeau, l'habit vert et la plaque impériale, vuilà bien longtemps que cela dure, et n'a-t-on pas écartèlement abusé du nom et de l'uni-

forme... au théâtre? C'est pour la trentième fois que *Napoléon* entre à Vienne ou qu'il abdique à Fontainebleau. Ce *mouveau* drame s'compare du grand Empereur à l'apogée de sa fortune; il le suit dans ses batailles, dans ses triomphes et dans ses revers, et ne le lâche que sur le rocher de Sainte-Hélène. Une action vulgaire est mêlée à son épopée

héroïque; entre le grand homme et Joséphine figurent M. Laramée et M. Jolibois. Lannes, Borthier et Cambacérès se promènent çà et là comme des comparses désœuvrés. Certes il serait temps de laisser cette gloire se reposer de tant de prostitutions. Vos intentions sont excellentes, votre pièce en vaut bien d'autres, et elle est jouée très-convenable-

ment, d'accord; cependant le public reste froid; vos phrases, il les prévoit; vos fictions, il les devine; c'est un calque effacé qui ne le touche plus.

Le Gymnase a donné un petit acte, les *Pupilles de dame Charlotte*, le Gymnase est bien bon; et pendant qu'il ouvrait sa volière aux oiseaux de la politique, les oiseaux s'envolaient pour la plupart, et ce sont précisément ceux dont on aimait le ramage et le plumage. Il a perdu mademoiselle Melcy, la fleur de ses amoureux; il a perdu Ferville, sa comédie, et Numa, sa gaieté; il a laissé partir Tisserand, et avec lui, avec eux, le répertoire de M. Scarbo. Enfin, le Gymnase possédait une duègne qui, par hasard, se trouvait être une excellente comédienne, et voilà madame Lambquin au Cirque. Si mademoiselle Désirée est de retour, c'est pour entrer à la Montansier en compagnie d'Achard. Il se dit en même temps que M^{lle} Déjazet revient à ses premiers amours, c'est-à-dire à la Montansier. Bouffé est disponible, et c'est au théâtre de la Bourse qu'on le reverra. *Que diable ira-t-il faire dans cette galère...* politique? Ainsi la politique porte malheur aux théâtres qui s'en mêlent, et c'est par cette moralité que nous terminons.

La Fête-Dieu! ce sera notre reposoir. De ces trois dessins, le premier, ce nous semble, peut se passer d'explication: la Fête-Dieu ou Fête des Fleurs, au village! c'est bien là sa place, et lorsque Urbain IV l'institua en 1260, il en fit la Toussaint du villageois. Au moyen âge, alors que le ver de la corruption se glissa au cœur de l'Église, comme dit Bellarmin, la célébration de la Fête-Dieu engendra toutes sortes de scandales. Dans l'Italie très-fidèle, dans l'Espagne catholique, de même que dans la France très-chrétienne, la sainteté de la cérémonie était dégénérée en mascarades. Des autels du vrai Dieu on fit des tréteaux, et de son culte une comédie. Sous prétexte que le roi David dansait devant l'Arche, une troupe de baladins, précédant la bannière de la Vierge, sautaient au son du fifre et du tambourin. Dans le cortège du Saint-Sacrement figuraient encore les dieux de la mythologie à cheval, et les patriarches de la Bible, coiffés en pain de

sucre, le buste enfermé dans un corset bariolé et les jambes garnies de grelots. Cependant l'église est parée comme aux plus beaux jours de fête, l'autel se dérobe sous des fouillis de roses, les chandeliers d'or étincellent au tabernacle,

et la grande aiguille d'argent à tête ciselée, passée dans la chevelure, selon la mode des Sicambres, leurs ancêtres... Est-ce tout? — C'est tout.

PHILIPPE BESNON.



Paysans de Gmunden et des environs assistant à la procession de la Fête-Dieu.



Procession de la Fête-Dieu traversant le lac de Gmunden.

la myrrhe et le benjoin pèillent et montent en fumée odorante sous la main des jeunes diacres. Sur le marbre des parvis, les tapis d'Orient se déroulent en moelleuses arabesques, les murailles du temple sont masquées par des draperies de soie, et sous la voûte enroulée des guirlandes de fleurs se balancent comme des ailes de chérubins. Depuis longtemps d'ailleurs nous n'avons guère laissé échapper l'occasion de montrer à cette même place la procession du *Corpus Domini* telle qu'on la célèbre à Rome ou ailleurs; il s'agit aujourd'hui de la présenter sous un nouvel aspect, dans les gorges et sur les lacs du Tyrol. Quelques lignes suffisent pour l'explication de ces deux gravures.

Figurez-vous dans quelque coin retiré de ce Tyrol au front de neige, aux pieds d'émeraude, un joli bourg perdu dans le feuillage et baigné par les eaux du lac de Gmunden, c'est Craven-Kirihen; le lierre tapisse les toits de ses habitations, et des guirlandes de maïs en ornent la façade; aujourd'hui cet aspect champêtre a disparu sous des pins d'étoffe jaune ou rouge déployés en l'honneur du Saint-Sacrement que cette barque va promener d'un bord du lac à l'autre. Deux dais s'élèvent de l'embarcation, le plus grand abrite un reposoir, l'autre est destiné aux autorités du village, parmi lesquelles le dessinateur distingue l'archiduc Maximilien d'Autriche, maître et seigneur du château voisin. Des musiciens munis de leurs instruments, cors et cornemuses, saluent d'une aubade chacun des actes de la cérémonie religieuse, et des chasseurs tyroliens l'honorent à leur tour par des décharges de mousqueterie. Une flottille de légers bateaux, aux banderoles flottantes, entoure la barque sacrée et lui fait cortège: chacun de ces esquifs est surchargé de fidèles revêtus de leurs habits les plus joyeux: larges vestes brunes et chapeaux pointus pour les hommes; les femmes, en jupes blanches surmontées d'un corsage noir, et la grande aiguille d'argent à tête ciselée, passée dans la chevelure, selon la mode des Sicambres, leurs ancêtres... Est-ce tout? — C'est tout.

Lha-Ssa.

Lha-Ssa est, qui ne le sait, la capitale du Thibet et la résidence du Talé-Lama, improprement appelé Dalai-Lama, le souverain politique et religieux et le dieu visible des Thibétains. Malgré la réputation dont elle jouit à ce dernier titre dans le monde entier, cette ville de l'Asie centrale n'était encore qu'imparfaitement connue lorsqu'elle fut, il y a quatre-vingt ans, visitée par deux missionnaires français, MM. Huc et Gabet, ainsi s'appelaient les missionnaires, viennent de publier (1) la relation de leur expédition et de leur séjour à Lha-Ssa. Cet ouvrage ne peut manquer d'avoir de nombreux lecteurs. Il réunit toutes les conditions propres à lui assurer un grand succès : récits d'événements historiques encore inconnus de l'Europe ou d'aventures personnelles plus extraordinaires que toutes celles qu'ont inventées les romanciers, peintures de mœurs ignorées, descriptions de contrées inexplorées, observations variées, sincérité incontestable, style simple, facile et clair. En un mot, c'est un des livres de voyages les plus intéressants, les plus instructifs et surtout les plus nouveaux qui aient paru depuis longtemps.

Pourquoi MM. Huc et Gabet sont-ils allés à Lha-Ssa ? Dans quel but ont-ils entrepris ce voyage, qui n'a pas duré moins de dix-huit mois, et dans lequel, après avoir souffert tout ce que l'homme peut souffrir, ils ont fallu si souvent périr victimes de leur intrépidité dévouement ? Nous s'apprennent en ces termes au début même de leur premier chapitre.

« La mission française de Pékin, jadis si florissante sous les premiers empereurs de la dynastie tartare-mandchoue, avait été démolie et presque détruite par les nombreuses persécutions de Kia-King, cinquième empereur de cette dynastie, qui monta sur le trône en 1799. Les missionnaires avaient été chassés ou mis à mort ; et en même temps l'Europe était dans de trop grandes agitations pour qu'on pût aller au secours de ces chrétiens lointains. Longtemps elles furent presque abandonnées ; aussi, quand les Lazaristes français reparurent à Pékin, ils ne trouvèrent plus que débris et ruines. Grand nombre de chrétiens, pour se soustraire aux poursuites de l'autorité chinoise, avaient passé la grande muraille, et étaient allés demander aux déserts de la Tartarie un peu de pain et de liberté, vivant çà et là de quelques coins de terre que les Mongols leur permettaient de cultiver. A force de persévérance les missionnaires finirent par réunir ces chrétiens dispersés, se fixèrent au milieu d'eux, et dirigèrent de là l'ancienne mission de Pékin, confie immédiatement aux soins de quelques Lazaristes chinois. Les missionnaires français n'auraient pu, sans imprudence, s'établir comme autrui au sein de la capitale de l'empire. Leur présence eût compromis l'avenir de cette mission à peine rénaissante.

« En visitant les chrétiens chinois de la Mongolie, plus d'une fois nous eûmes occasion de faire des excursions dans la terre des herbes — nom par lequel on désigne les pays incultes de la Tartarie — et d'aller nous asseoir sous la tente des Mongols. Aussitôt que nous eûmes connu ce peuple nomade, nous l'aimâmes et nous nous sentîmes au cœur un grand désir de lui annoncer la loi évangélique. Nous considérâmes dès lors tous nos loisirs à l'étude des langues tartares. Dans le courant de l'année 1812, le saint-siège vint mettre enfin le comble à nos vœux en érigeant la Mongolie en vicariat apostolique.

« Vers le commencement de l'année 1814 arrivèrent les courriers de Si-Wang, petite chrétienté chinoise située au nord de la grande muraille, et où le vicar apostolique de Mongolie a fixé sa résidence épiscopale. Le prélat nous envoyait ses instructions pour le grand voyage que nous étions sur le point d'entreprendre, dans le dessein d'étudier le caractère et les mœurs des Tartares, et de reconnaître, s'il était possible, l'étendue et les limites du vicariat. Ce voyage, que nous méditions depuis longtemps, fut enfin arrêté... »

Bientôt en effet ils se mirent en route. Leur caravane se composait de trois personnes ; ils n'étaient accompagnés que d'un jeune Lama de race mongole qu'ils avaient converti. Ils emmenaient avec eux deux chameaux, un cheval et un mulet destinés à les porter, eux et leurs bagages. Ils emportèrent en outre une tente, quelques ustensiles nécessaires pour faire la cuisine, et des provisions de thé en briques, de farine d'avoine ou d'orge ou de sarrasin. Leurs préparatifs achevés, ils changèrent de costume avant de partir. Les missionnaires qui résident en Chine portent tous, sans exception, les habits des Chinois ; rien ne les distingue des séculiers, des marchands ; rien ne leur donne extérieurement le moindre caractère religieux. Les habits séculiers sont un grand obstacle à la prédication de l'Évangile. Parmi les Tartares un homme noir, c'est-à-dire séculier, qui se mêle de parler de religion, n'excite que le rire ou le mépris. Dans leurs idées, les affaires religieuses appartiennent exclusivement aux Lamas. MM. Huc et Gabet, n'ayant plus de motifs pour conserver l'habit mandarin qu'ils avaient été obligés de porter, se donnèrent un extérieur ecclésiastique ; ils adoptèrent le costume séculier des Lamas thibétains ; je dis séculier, parce que les Lamas thibétains ont un autre costume spécialement religieux dont ils se revêtent quand ils prient dans les pagodes ou assistent à leurs cérémonies idolâtriques. « Nous voilà donc, dit M. Huc le jour de son départ, lancés seuls et sans guides au milieu d'un monde nouveau. Désormais nous ne devons plus trouver devant nous de sentiers battus par des missionnaires anciens ; car nous marchons à travers un pays en nul n'avait encore prouvé la vérité évangélique. Nous étions abandonnés à nous-mêmes sur une terre ennemie, confinés à traiter nos seuls frères, sans espoir d'en rencontrer jamais sur notre route une voix de frère et d'ami... Mais qu'il importe ! nous nous sentions au cœur courage et

énergie, nous marchions en la force de celui qui a dit : *Allez et instruisez toutes les nations ; voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* »

Les premiers jours furent difficiles. Les voyageurs avaient un peu peur de tout ; ils ne savaient ni dresser leurs tentes, ni trouver des argols, — fiende d'animaux propre au chauffage — ni faire leur cuisine.

D'abord on s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien.

Puis, après une semaine, ils furent tout à fait habitués et aguerries à la vie nomade. Traversant le pays de Gekchetken, ils entrèrent dans le Tchakar, où ils complétèrent leurs préparatifs dans la ville de Tolon-Noir (sept lacs, appelée par les Chinois Lama-Miao, c'est-à-dire couvent de Lamas ; Nadam-Omo, par les Mandchoux ; Tsou-Dun, par les Thibétains ; et désignée sous le nom de Djo-Naïman-Soumé en Mongol (cent huit couvents) sur la carte de l'empire chinois d'André-veau Goujon. Cette ville où bourdonne et s'agite sans cesse une population immense, et où il se fait un commerce considérable, est célèbre par les magnifiques statues en fer et en airain fabriquées dans ses grandes fonderies, qui envoient dans tous les pays soumis au culte de Bouddha des idoles, des cloches et des vases. Pendant leur séjour, MM. Huc et Gabet virent partir pour le Thibet un convoi vraiment monstrueux : c'était une seule statue de Bouddha, chargée par pièces sur quatre-vingt-quatre chameaux. Un prince du royaume de Oudchou-Mour-lchin, allant en pèlerinage à Lha-Ssa, devait en faire hommage au Talé-Lama.

Le lendemain de leur départ de Tolon-Noir, les missionnaires venaient de quitter le lieu où ils avaient campé dans le désert, et où, selon leur usage, ils laissaient une petite croix, lorsqu'ils entendirent derrière eux comme le piétinement de nombreux chameaux, et le bruit confus et indéterminé de plusieurs voix ; ils tournèrent la tête et ils aperçurent dans le lointain une nombreuse caravane qui s'avancait vers eux à pas rapides. « Bientôt, raconta M. Huc, nous fûmes atteints par trois cavaliers, et l'un d'eux, qu'à son costume je reconnus pour un mandarin tartare, s'écria d'une voix étourdissante : — Seigneurs Lamas, votre patrie ou est-elle ? — Nous sommes du ciel d'occident. — Sur quelle contrée avez-vous fait passer votre ombre bienfaitrice ? — Nous venons de la ville de Tolon-Noir. — La paix a-t-elle accompagnée votre route ? — Jusqu'ici nous avons chevauché avec bonheur... Et vous autres, êtes-vous en paix ? Quelle est votre patrie ? — Nous sommes Khalchas, du royaume de Mourgouvan. — Les pluies ont-elles été abondantes ? Vos troupeaux sont-ils en prospérité ? — Tout est en paix dans nos pâturages. — Où se dirige votre caravane ? — Nous allons courber nos fronts devant les cinq tours... » Pendant cette conversation brusque et rapide, le reste de la troupe arriva. Nous étions tout près d'un ruisseau dont le rivage était bordé de broussailles ; le chef de la caravane donna ordre de faire halte ; et aussitôt les chameaux, arrivant à la file, décrivirent une grande circonférence, au centre de laquelle vint se placer un char à quatre roues. *Sok, sok*, s'écrièrent les chameliers ; et les chameaux, obéissant à cet ordre, s'accroupirent spontanément, comme frappés du même coup. Pendant que des tentes nombreuses s'élevaient comme par enchantement sur les bords du ruisseau, deux mandarins, décorés du globe bleu, s'approchèrent de la voiture, en ouvrirent la portière, et aussitôt nous vîmes descendre une femme tartare, revêtue d'une longue robe de soie verte ; c'était une reine du pays des Khalchas qui se rendait en pèlerinage à la fameuse lamaserie des Cinq-Tours, dans la province de Chan-si. Dès qu'elle nous aperçut, elle nous salua en élevant ses deux mains. « Seigneurs Lamas, nous dit-elle, nous allons camper ici ; cet endroit est-il heureux ? — Royale pèlerine de Mourgouvan, lui répondîmes-nous, tu peux aller en paix ton foyer en ce lieu. Pour nous, nous allons continuer notre route ; car le soleil était déjà haut quand nous avons plié la tente. » A ces mots, nous primes congé de la nombreuse caravane des Tartares de Mourgouvan... Cependant mille pensées préoccupaient notre esprit en voyant cette reine et sa nombreuse suite poursuivre ainsi dans le désert leur lointain pèlerinage. Les dépenses ne les arrêtaient pas plus que les danses, les fûtes et les privations du voyage. C'est que ces bons Mongols ont l'âme essentiellement religieuse ; la vie future les occupe sans cesse ; les choses d'ici-bas ne sont rien à leurs yeux. Aussi vivent-ils dans ce monde comme n'y vivant pas. Ils ne cultivent pas la terre, ils ne bâtissent pas de maisons ; ils se regardent partout comme des étrangers qui ne font que passer ; et ce vif sentiment, dont ils sont profondément pénétrés, se traduit toujours par de longs voyages... »

« Le soir du même jour les deux missionnaires furent surpris par un orage épouvantable ; ils furent beaucoup de peine à dresser leur tente, et ils durent renoncer à l'espoir de faire du feu. Dans l'endroit où ils étaient campés on n'apercevait pas une branche, pas une racine. Aller à la recherche des argols, c'était peine perdue ; la pluie avait réduit en bouillie cet unique chauffage du désert. Ils en avaient pris leur parti, et ils étaient sur le point de s'en aller avec un peu de farine délayée dans de l'eau froide lorsqu'ils virent venir à eux deux Tartares qui conduisaient un petit chameau. Après le salut d'usage, l'un d'eux leur dit : « Seigneurs Lamas, aujourd'hui le ciel est tombé ; vous ne pouvez pas sans doute dresser votre foyer ? — Hélas ! répondirent-ils, comment le pourrions-nous, puisque nous n'avons pas d'argols ? — Les hommes sont tous frères et s'appartiennent entre eux, répondit celui qui avait déjà parlé, mais les hommes noirs doivent honorer et servir les saints ; voilà pourquoi nous sommes venus pour allumer votre feu... » Ces deux Tartares les avaient aperçus pendant qu'ils cherchaient un campement, et ils s'étaient hâtés de venir leur offrir deux boîtes d'argols.

Pendant le souper, qui fut fraternellement partagé, on causa, et l'un des Tartares raconta aux missionnaires qu'il avait fait la guerre deux ans auparavant contre les rebelles

du Midi ; c'est ainsi que les Tartares désignent les Anglais. Son récit, littéralement traduit par M. Huc, est trop caractéristique pour que nous n'en citions pas au moins la fin.

« Quand l'empereur nous envoya sa sainte ordonnance, chacun courut aussitôt dans les troupeaux saisir son meilleur cheval ; on secoua la poussière dont les arcs et les carquois étaient recouverts ; on gratta la rouille des lances. Dans chaque tente on tua promptement des moutons pour faire le repas de ses adieux. Nos femmes et nos enfants pleurèrent ; mais nous autres nous leur adressâmes des paroles de raison. Voilà six générations, leur disions-nous, que nous recevons les bienfaits du Saint-Maitre sans qu'il nous ait jamais rien demandé. Aujourd'hui qu'il a béni de nous comme pourrions-nous reculer ?... Le jour même ou parut la sainte ordonnance, nous nous mîmes en marche sur Pékin ; de Pékin on nous conduisit à Tien-Tsin-Vei, où nous sommes restés trois mois. »

— Vous êtes-vous battus ? Avez-vous vu l'ennemi ? lui demanda le chamelier.

— Non, répondit le héros tartare, l'ennemi n'a pas osé paraître. Les *Kital* (Chinois) nous répétaient partout que nous marchions à une mort certaine et inutile. Que ferez-vous, nous disaient-ils, contre des monstres marins ? Ils vivent dans l'eau comme des poissons ; quand on s'y attend le moins, ils paraissent à la surface et lancent des citrouilles enflammées. Aussitôt qu'on bande l'arc pour leur décocher des fleches, ils se replongent dans l'eau comme des grenouilles. Ils cherchaient ainsi à nous effrayer, mais nous n'avions pas peur. Avant notre départ les grands Lamas avaient ouvert le livre des secrets célestes et nous avaient assuré que l'affaire aurait une heureuse issue. L'empereur avait donné à chaque Tchoussou un Lama instruit dans la médecine et initié à tous les prestiges sacrés ; ils devaient nous guérir des maladies du climat et nous protéger contre la magie des monstres marins. O'javions-nous à redouter ? Les rebelles, ayant appris que les invincibles milices du Tchakar approchaient, ont été effrayés et ont demandé la paix. Le Saint-Maitre, dans son immense miséricorde, la leur a accordée, et alors nous sommes revenus dans nos prairies veiller à la garde de nos troupeaux.

Le Tchakar, ou pays limitrophe, est borné à l'est par le royaume de Gekchetken, à l'ouest par le Tounet occidental, au nord par le Souniout et au midi par la grande muraille. Son étendue est de 150 lieues en longueur sur 400 en largeur. Ses habitants sont tous soldats de l'empereur, et reçoivent annuellement une somme réglée d'après leurs titres. Au fond ce n'est qu'un vaste camp où stationne une armée de réserve, un haras où paissent les 450,000 chevaux de l'empereur, et ses troupeaux non moins considérables de chameaux, de bœufs et de moutons. Afin sans doute que cette armée soit toujours prête à marcher au premier signal, il est sévèrement défendu aux Tartares du Tchakar de cultiver la terre. Ils doivent vivre de leur soldo et du revenu de leurs troupeaux.

Un autre jour, les deux missionnaires rencontrèrent dans le désert une imposante et majestueuse antiquité. C'était une grande ville déserte et absoionnée. Les remparts crénelés, les tours d'observation, les quatre grandes portes situées aux quatre points cardinaux, tout était parfaitement conservé ; mais tout était aux trois quarts enfoui dans la terre, et recouvert d'un épais gazon. Depuis que cette ville avait été abandonnée, le sol, s'étant insensiblement élevé, avait presque atteint la hauteur des créneaux. MM. Huc et Gabet entrèrent dans cette vaste enceinte avec un profond saisissement de frayeur et de tristesse. On ne voit là ni décombres ni ruines, mais seulement la forme d'une belle et grande ville enterrée à moitié et que les herbes enveloppent comme d'uninceul funéraire. L'inégalité du terrain semble dessiner encore la disposition des rues et des monuments principaux. Un jeune berger mongol, assis sur un monticule, fumait silencieusement sa pipe, pendant que son grand troupeau de chèvres broutait l'herbe sur les remparts déserts. Les deux missionnaires l'interrogèrent en vain. Tout ce qu'il put leur apprendre, c'est que ses ruines s'appelaient la Vieille-Ville. « On trouve souvent dans les déserts de la Mongolie, dit M. Huc, de pareilles traces de grandes villes ; mais tout ce qui se rattache à l'origine de ces monuments antiques est enveloppé de ténèbres... Ce sont des tombeaux sans épitaphes, autour desquels règnent une solitude et un silence que rien ne vient interrompre. Quelquefois seulement, les Tartares s'y arrêtent un instant, dans leurs courses vagabondes, pour faire paître leurs troupeaux, parce qu'ordinairement les pâturages y sont plus gras et plus abondants. Quoiqu'on ne puisse rien assurer au sujet de ces grandes cités, on peut, ajoute-t-il, présumer que leur existence ne remonte pas au-delà du sixième siècle. On sait qu'à cette époque les Mongols se rendirent maîtres de l'empire chinois, et que leur domination dura près d'un siècle. Ce fut alors que, au rapport des historiens chinois, on vit s'élever dans la Tartarie du Nord des villes nombreuses et florissantes. Vers le milieu du sixième siècle, la dynastie mongole fut chassée de la Chine. L'empereur Young-Lo, qui voulait achever d'anéantir les Tartares, ravagea leur pays et incendia leurs villes ; il alla même les chercher jusqu'à trois fois au-delà du désert, à 200 lieues au nord de la grande muraille. »

Tels furent quelques-uns des principaux épisodes que qui marquèrent la traversée de cette partie de la Tartarie dont M. Huc fait la description générale que l'on va lire.

« Le désert est quelquefois hideux et horrible, quelquefois aussi il est ses charmes, charmes d'autant mieux sentis qu'ils sont dans un lieu où les hommes sont si rarement vus. Partout les contrées habitées de la Tartarie ont un aspect tout particulier, rien au monde ne ressemble à un pays tartare. Chez les nations civilisées, on rencontre partout sur ses pas des villes populeuses, une culture riche et variée, les mille produits des arts et de l'industrie, et les agitations incessantes du commerce. On s'y sent toujours entraîné et emporté comme dans un immense tourbillon. Dans les pays

(1) Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1841, 1842 et 1843, par M. Huc, ancien missionnaire de la légation de Saint-Louis, Paris, 1850, 2 vol. in-8° avec carte. Adrien Leclerc, 10 francs.

au contraire où la civilisation n'a pu encore se faire jour, ce ne sont que des forêts séculaires, avec toute la temple de leur exubérance et gigantesque végétation. L'âme est comme étreinte par cette puissance et majestueuse nature. La Tartarie se assemble à rien de tout cela : point de villes, point d'édifices, point d'arts, point d'industrie, point de culture, point de forêts; toujours et partout c'est une prairie, quelquefois entrecoupée de lacs immenses, de fleuves majestueux, de hardies et imposantes montagnes; quelquefois se déroulant en vastes et incommensurables plaines. Alors, quand on se trouve dans ces vastes solitudes, dont les bords vont se perdre bien loin dans l'horizon, on croirait être par un temps calme au milieu de l'Océan. L'aspect des plaines de la Mongolie n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de l'autre; un sentiment mélancolique et religieux, qui peu à peu élève l'âme, sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici-bas.

On rencontre quelquefois dans la Tartarie des plaines plus vivantes et plus animées qu'à l'ordinaire; c'est lorsque la beauté des eaux et des pâturages y ont attiré de nombreuses familles. On voit alors s'élever de toutes parts des tentes de diverses couleurs, semblables à des ballons gonflés par le gaz et déjà presque volantes dans les airs. Les enfants, le dos sur le dos d'une hutte, courent çà et là dans les prairies à la recherche des argols, qu'ils vont amonceler tout à l'encontre de la tente. Les matrones donnent la chasse aux jeunes veaux, font bouillir le thé au grand air ou préparent le laitage; tandis que les hommes, montés sur des chevaux fougueux, et armés d'une longue perche, galopent dans tous les sens pour diriger dans les bons pâturages les grands troupeaux, qu'on voit se mouvoir et onduer dans le lointain comme les flots de la mer.

Toutefois, ces tableaux si animés disparaissent souvent tout à coup, et on ne rencontre plus rien de ce qui naguère était si plein de vie: hommes, tentes, troupeaux, tout semble s'être brusquement évanoui. On aperçoit seulement dans le désert des cendres amoncelées, des foyers mal éteints, quelques ossements que se disputent les oiseaux de proie, seuls vestiges qui annoncent que le nomade mongol à la veille passé par là, et si on demande la raison de ces migrations subites, il n'y en a pas d'autre que celle-ci: les animaux avaient dévoré l'herbe qui recouvrait le sol; le chef a donc donné le signal du départ, et tous ces pasteurs ont plié leur tente; ils ont poussé devant eux leurs troupeaux, et sont allés chercher ailleurs, n'importe où, de nouveaux et plus frais pâturages.

Cependant M. Hué et Gabet continuaient leur voyage, vivant de cette vie des Tartares nomades qui ressemble beaucoup à celle des premiers patriarches. Ils se dirigeaient vers l'Occident, sans autre guide que la carte de Chine publiée par Andrieux-Goujon, observant les mœurs des tribus qu'ils rencontraient, racontant leur histoire, décrivant à mesure qu'ils les traversaient les contrées où elles faisaient paître leurs troupeaux. Tous les chapitres consacrés aux Tartares offrent le plus vif intérêt. Il faut lire dans la relation de M. Hué les détails relatifs à la fête des pains de la lune, aux festins, aux rapades, au diable des fièvres intermittentes, aux funérailles des rois, etc.; il faut lire surtout l'histoire de Simdaddiamba le chamanier.

Un peu au delà de la station chinoise de Chaborté, où ils renouvelèrent leurs provisions de farine, les deux missionnaires laissèrent à droite la route que suivent ordinairement les ambassades russes qui se rendent à Pékin, puis ils entrèrent dans le pays appelé royaume de Éle, habité par les plus terribles lutteurs de la Mongolie orientale. Quelques jours après avoir visité la lamaserie de Tchortchi, dont la curieuse description remplit plus de la moitié d'un chapitre, ils entrèrent dans le Tannu-Ola, dont on a dit tant de bien et tant de mal en Occident. Les Tartares mongols du Tannu-Ola occidental ne tiennent pas la vie pastorale et nomade; ils cultivent leurs terres et s'adonnent à tous les arts des peuples civilisés. « Il y avait déjà près d'un mois, dit M. Hué, que nous marchions à travers le désert, dressant notre tente d'un jour au premier endroit venu, accoutumés à ne voir au-dessus de nos têtes que le ciel, et sous nos pieds et autour de nous que d'interminables prairies. Il y avait déjà longtemps que nous avions comme rompu avec le monde: car de loin en loin seulement nous apercevions quelques cavaliers tartares qui traversaient rapidement la terre des herbes, semblaient à des oiseaux de passage. Sans nous en douter, nos goûts s'étaient insensiblement modifiés, et le désert de la Mongolie nous avait fait un tempérament ami de la paix et de la solitude. Aussi, dès que nous fûmes dans les terres cultivées, au milieu des agitations, des embarras et du tumulte, nous nous sentîmes comme opprimés et suffoqués par la civilisation... Cette impression pourtant ne fut que passagère, au bout du compte, nous trouvâmes bien plus commode et bien plus agréable, après une journée de marche, d'aller loger dans une auberge bien chauffée et bien approvisionnée que d'être obligés de dresser notre tente, de ramasser des boues, et de préparer nous-mêmes notre pauvre nourriture avant de pouvoir prendre un peu de repos. »

MM Hué et Gabet avaient fait trois journées de marche dans les terres cultivées du Tannu, lorsqu'ils entrèrent dans Koukou Khouton (la Ville-Bleue), en chinois Koui-Hou-Tchen. Il y a deux villes du même nom à *chîn lis* (une demi-heure de marche) de distance l'une de l'autre. On les distingue en les nommant l'une *ville vieille*, et l'autre *ville neuve*, ou bien encore *ville commerciale* et *ville militaire*. Traversant d'abord la ville militaire, qui serait même admirée en Europe, et dont les soldats tartares manichéus leur fournirent le sujet d'une intéressante dissertation sur la Mandchourie, ils allèrent se loger dans la ville commerciale, à l'hôtel des *Trois perfections*, malgré les curieux efforts que firent pour les en détourner à leur profit deux Chinois, qui les priaient pour de véritables Tartares, toujours si faciles à tromper. Les conversations qu'ils eurent dans cette ville avec des Lamas des plus fameuses lamaseres les déterminèrent à pousser leur exploration du Thibet jusqu'à la capitale; car partout on leur répétait que la doctrine du bouddhisme leur apparaîtrait plus sublime et plus lumineuse à mesure qu'ils s'en iraient vers l'Occident. D'après ce que racontèrent les Lamas qui avaient visité le Thibet, La Saï, dit M. Hué, était comme un grand foyer de lumière, dont les rayons allaient toujours s'affaiblissant en s'éloignant de leur centre.

(La suite au prochain numéro.)

Journal d'un Colon.

(Suite. — Voir les Nos 310, 370, 372 et 374.)

Près de la kouba de son aïeul nous quittâmes l'agha et sa suite, et suivîmes la route, entre une magnifique haie de figuiers de Barbarie et d'aloes, jusqu'à la hauteur du cirque dans l'enceinte duquel nous pénétrâmes en quittant la route et en inclinant à droite.

Les ruines du cirque consistent en une vaste ellipse dont il ne restait presque plus rien, sauf par-ci par-là quelques gradins dévastés, mais qui sont cependant pour déterminer sa grandeur et sa forme. Une végétation vigoureuse couvre entièrement ces vieux débris romains; des figuiers superbes ont poussé là où les martyrs d'une autre civilisation luttaient corps à corps avec les lions, les hyènes et les panthères. L'absinthe, le ricin, la mauve, le figoier de Barbarie et l'acacia confondent à l'envi leurs feuillages et remplacent sur ces pierres rongées par le temps les nombreux spectateurs de ces jeux féroces.

Nous fîmes quelques tours sur les gradins en faisant fuir devant nous bon nombre de caméléons, de couleuvres et de grands lézards verts; puis nous retournâmes sur nos pas jusqu'aux ruines qui sont à la droite de la porte d'Alger, et que la rencontre de l'agha nous avait fait passer.

Ces ruines, à l'ombre desquelles rampent quelques pauvres gorbis arabes, sont, au dire des archéologues du pays, les restes évidents de thermes romains: ce qui est debout pourrait bien en effet avoir eu cette destination. Avec un peu d'imagination, et en reconstruisant ce qui manque, on croit retrouver le *Frigidarium* (1), puis une piscine (*piscina natalis*) (2), puis l'hyocauste (*hypocaustum*) (3). Le sol et le sous-sol étaient, m'a-t-on dit, jonchés de morceaux de mosaïques et de vases.

Quant à moi, peu versé dans l'histoire monumentale des Romains, j'avoue que je vis là surtout des pierres truffées et d'un très-belle couleur, dorées par le soleil qui les colore depuis des siècles, et que je pris surtout plaisir à voir les maisons de la ville s'encadrer au loin dans l'arcade tronquée qui menace d'écraser les misérables huttes qui gisent à ses pieds au milieu des lentiques et des palmiers nains.

Une chose remarquable, c'est qu'on ne peut faire un pas dans la ville ou hors la ville sans heurter un fragment de statue. Les colonnes tronquées plus particulièrement sont en très-grand nombre, les unes en pierre, les autres en marbre ou en granit vert; ce qu'on en voit fait regretter que des fouilles intelligentes n'aient pas été ordonnées et conduites par des hommes de l'art: j'y suis persuadé, d'après ce qui git sur le sol ou à demi enfoui en de certains endroits, que ces fouilles eussent amené d'intéressantes découvertes; du reste, je ne suis pas seul de mon avis, et quelques expériences faites par hasard ont prouvé que les résultats compenseraient haut la main et la peine et la dépense.

Je fis ces observations à M. Pharaon, qui me répondit: « La faute en est toute à l'administration militaire qui régit le pays. A l'époque de la prise de Cherchell, tous ces débris que vous voyez étaient beaucoup plus complets qu'ils ne le sont à l'heure qu'il est, principalement dans l'intérieur de la ville, où, suivant les besoins journaliers de l'occupation, le génie militaire est venu avec sa pioche, sa truelle et son cordeau, et à l'ouïe partout sans précaution, sans religion, comme un homme qui ne voit dans une pierre, fût-elle admirablement sculptée, qu'un moellon bon à tailler.

« A l'intérieur, dans l'origine, on fit de nombreuses concessions pour encourager les colons à se fixer dans la nouvelle colonie. Eh bien! parmi ces colons, il n'en est peut-être pas un qui, en creusant les fondations de sa maison, n'ait trouvé dans le sol des débris romains plus ou moins complets, celui-ci les assises d'un temple ou d'un palais, celui-là des tombeaux, cet autre des inscriptions, des mosaïques, des chapiteaux, des colonnes, des statues, des amphores, des lampes, des médailles, etc., etc.

« Vous comprenez que parmi tous ces honnêtes maçons il y avait peu d'antiquaires, et que bien des joyaux archéologiques disparaissent sous les coups de marteau. Avec une pioche vulgaire on fait un si beau seul de porte! En effet, en grattant une inscription, un gâcheur intelligent peut faire de la pierre qui la portait une si belle pierre d'évier!

« C'est pitoyable!!!

« Ainsi ce que les Arabes avaient je ne dirai pas respecté mais laissé debout dans leur apathique ignorance, nous autres Français civilisés nous y avons mis le marteau et la pioche, et là où le marteau et la pioche étaient impuissants, nous avons fait jouer la mine, comme si, honteux de notre infériorité, jaloux et humiliés devant la majesté des restes gigantesques des ouvrages romains, notre conscience ne fût tranquille et notre repos assuré qu'après avoir tout brisé, tout détruit.

« Encore une fois c'est pitoyable! Aussi l'ancienno Julia

(1) Sulla dans laquelle on prenait des bains froids.

(2) Bassin dans lequel douze personnes pouvaient nager à l'aïe.

(3) Fourneau souterrain au moyen duquel on chauffait l'eau et les salles.

Cæsarea, qui portait dévotivement ses annales dans son sein, restera pour nos fils ce qu'elle est pour nous, ce qu'elle fut pour nos pères, une ville dont on connaît le nom, mais dont on ignore l'histoire.

« Ce fut grâce seulement aux sollicitations de quelques particuliers, et aussi à l'engouement, qu'on songea à faire une collection et à mettre cette collection à l'abri des iconoclastes modernes; mais combien encore de trésors enfouis sous le sol qui les couvre (1). »

En suivant le mur d'enceinte jusqu'à la hauteur de la porte Miliaah, qui ouvre derrière la caserne, j'aperçus dans un champ de figuiers et à demi caché par les hautes herbes qui croissent en cet endroit un bloc de marbre couché à terre.

« Qu'est-ce que cela? dis-je à mon guide en me dirigeant vers l'objet en question.

« Oh! par ici nous ne trouverons que des tombeaux, me dit-il, et, en suivant l'enceinte romaine pour aller aux blocs qui couronnent le Zakkar, au Sud de la ville, nous en rencontrerons une dizaine. Voulez-vous que nous fassions aujourd'hui cette tournée? »

« Eh bien! voyons d'abord celui-ci.

Nous nous approchâmes: c'était une tombe moderne revêtue d'un magnifique marbre blanc, et au milieu d'un cordon de moulures artistement sculptées, je lus l'inscription suivante, hélas! parfaitement conservée:

ICI REPOSE

M. M... M... B..., DE TIRIN,

FEMME C..., PREMIÈRE VICTIME

DE LA COLONIE DE CHERCHELL.

DÉCÉDÉE LE 29 SEPTEMBRE 1850.

CE MONUMENT LUI A ÉTÉ ÉRIGÉ

PAR P... C... APRÈS VINGT-TROIS ANNÉES

D'UNION EMPELLIES PAR SA COMPAGNE

CHÉRIE, MOGÈLE DES VERTUS

QUI LA LUI RENDOIT REPECTABLE

PAR CEUX DE SES NOMBREUX AMIS

QU'IL LUI SURVIVENT.

Prière!!!

« La douleur est aussi respectable que certaines manies sont fâcheuses, sans qu'il y ait, dis-je à mon guide Oudouk, qu'il en soit, si je meurs à Cherchell, veillez, je vous prie, à ce qu'on ne me fasse point d'épithape. Mais qu'est-ce que cette colonne qui est de l'autre côté du chemin? »

« Cette colonne est à la fois un mausolée et un monument commémoratif élevé à la mémoire du brave commandant Gauthrin, mort le 10 janvier 1811, comme le porte l'inscription; cet officier, commandant la légion étrangère, fut tué par les Arabes à la tête de son détachement, près des petits aqueducs. Son corps n'a jamais été retrouvé.

« Nous sommes donc dans le cimetière? »

« Non; le cimetière est plus à l'Ouest, au bord de la mer; seulement, je crois qu'aux premiers temps de l'occupation, on enterra ici d'abord, puisqu'on abandonna cet emplacement lorsqu'on bâtit la caserne. Rentrons en ville, continua M. Pharaon; nous passerons à l'hôpital avant de faire notre ascension.

« Je vous suis.

Nous descendîmes par la caserne sur le terre-plein qui est à droite de la porte d'entrée. Je remarquai une dizaine de belles colonnes de granit, sur lesquelles des Arabes étaient pittoresquement groupés.

« Ces colonnes ont dû appartenir au théâtre ou à ses dépendances, me dit mon complaisant compagnon, car la caserne fut en partie construite avec ses débris. Ceux qui sont arrivés ici avec l'armée d'occupation disent qu'il y avait là des ruines considérables et curieuses. En effet, en descendant un peu à l'Ouest, on retrouve facilement le demi-cercle occupé par les caves (*cavea ima, media et ultima*), étages de gradins concentriques. On voit encore aussi un vomitoire (*vomitrium*), et c'est, avec quelques pans de murs décorés de corniches élégantes, ayant probablement appartenu au postœmium, enclavé aujourd'hui dans une propriété particulière, tout ce qui reste du théâtre.

Le génie a encore passé par là, et c'est pour bâtir une caserne incommode que l'administration militaire, malgré les nombreuses réclamations qui lui furent adressées de toutes parts, prit sur elle de démolir un monument très-bien conservé, qui n'avait peut-être pas son semblable en Afrique.

Les vrais amis de l'art ne sauraient trop s'élever contre les actes d'un pareil vandalisme, car on ne comprend pas comment, réduits en commission, les hauts officiers, chefs de service dans une arme spéciale comme le génie militaire, corps qui devrait, en arrivant dans un pays comme celui-ci, protéger les précieux spécimens d'un art qu'il professe en quelque sorte, et qu'il est si loin d'attendre toujours, on ne comprend pas, dis-je, que ces messieurs, que la grosse épaulette oblige, qui devraient connaître l'histoire monumentale, et savoir combien les belles pages en sont rares, aient osé, comme les derniers des ignorants, s'abattre sans crainte et sans vergogne sur les squelettes romains encore debout malgré leur grand âge.

Il est vrai qu'à la place du théâtre nous avons la caserne, la manutention et des poneux qui s'éroulent chaque hiver à la fonte des neiges ou sous les efforts des eaux plu-

(1) J'ai pu me convaincre à-peu-près que ce me dit lors M. Thérax avait exactement vrai, et le site m'a même bien servi d'indicateur à la recherche de ces mutilations sacrilèges faites par le genre et des constructions éphémères qui hantent les endroits où il a passé, comme autant de vertèbres adhérentes à la rugosité du sol.

viales. Aussi a-t-on dit, avec beaucoup de justesse, en parlant du génie militaire, qu'il était le génie malfaisant.

Il existe sous le pavillon des officiers des citernes immenses, dont on ne fait rien aujourd'hui, et auxquelles il me semble qu'on pourrait rendre leur ancienne destination; ce serait pour la ville une précieuse ressource, car il est des années où l'eau manque aux fontaines à tel point qu'on est obligé d'y placer des factionnaires pour empêcher le même individu d'y venir puiser deux fois dans l'intervalle d'une faction à une autre.

Tout en causant, nous arrivâmes devant l'hôpital; l'entrée de cet établissement n'offre de remarquable qu'un vaste abreuvoir appuyé au mur qui lui fait face.

Ancienne grande mosquée, l'hôpital a conservé beaucoup de son cachet primitif; toutes les salles du rez-de-chaussée sont voûtées et soutenues par des colonnes sur lesquelles viennent se joindre en faisceaux les nervures des arcs. Dans la cour qui sépare l'avant-corps du bâtiment principal, on voit encore de très-beaux orangers qui récréent par leur verdure l'œil ennuyé des pauvres malades, lesquels passent leur temps à gratter la gomme qui découle de leurs troncs séculaires. Il y a quinze salles contenant en tout à peu près quatre cents lits; le service est fait par des infirmiers militaires. Le minaret de la mosquée a été conservé; on y a appliqué une horloge qui se voit des principaux points de la ville.

En sortant de Cherchell par la porte de Tenès, on rencontre à l'angle gauche du mur d'enceinte une assez jolie koubbah dont on a fait un corps de garde. En suivant une route bordée de mûriers, et laissant à droite une redoute,

ditte redoute de la Mer, le cimetière catholique et le cimetière arabe, laissant encore à gauche les soubassements d'un temple romain d'une grande dimension, on quitte la route pour prendre un sentier que borde l'ancienne enceinte romaine.

En inclinant un peu à l'Ouest, on trouve l'hippodrome, dont il ne reste plus à la surface du sol que quelques assises tronquées, assez complètes cependant pour le faire reconnaître. La forme de ces ruines est un carré très-allongé, dont une extrémité présente un demi-cercle apparent. C'est là sans doute où l'Eurypus borne que les chars devaient atteindre après l'avoir dépassée un certain nombre de fois) était placé.

A peu près en face de l'hippodrome, s'élève un blockhaus en bois qu'on nomme redoute de terre; à cette hauteur, sortent du sol bon nombre de tombeaux ou plutôt de chambres sépulcrales, dont les parois se dressent sur un soubassement formé par deux marches; en général, ces débris ne

sortent guère du sol de plus de deux pieds.

En suivant l'enceinte pendant un assez long temps, en passe près de l'ancienne redoute des Amandiers et la nouvelle redoute du ménemon; puis plus sur Cherchell, la petite redoute du Pilon, quise trouve complètement dans les terres actuellement concédées; ces différentes redoutes commandent toute la partie O.-S.-O. de la ville. En montant toujours, le mur d'enceinte conduit à la redoute du marabout Sidi-Aïa et à celle du Beni-Menasser, tout au sommet de la crête, et commandant l'une et l'autre les versants Nord et S.-O. de la montagne.

De là à la tour Moron il n'y a qu'un pas. Ce blockhaus demi-circulaire porte le nom d'un officier du génie tué en cet endroit. Aux alentours, on rencontre encore çà et là comme des lis fanés dans l'herbe des chambres sépulcrales, de la même forme que celles d'en bas. Un peu au-dessus de la tour Moron, on arrive à l'embranchement du chemin de la ferme et de la route mulotière de Milanah, en passant devant les vestiges de grandes constructions, qui ont dû être des habitations de plaisance.

De ce point élevé, on embrasse au Nord, au pied de la montagne, tout Cherchell, qui prend de là la forme d'un hexagone irrégulier, étendant un de ses bras dans la mer pour relier, par le bassin, l'îlot Joinville à la cité. À l'Ouest des versants Nord du Zakkar, les tentes du camp de Novi, et au coin de l'horizon le cap Tenès. Au sud, la ferme militaire, fondée par le deuxième bataillon d'Afrique, pour combler certain déficit dont on ne parle que très-bas, et vendue aujourd'hui à M. Tripier, ancien pharmacien de l'armée.



Thermes romains près de la porte d'Alger à Cherchell.



Hôpital militaire à Cherchell.



Monument élevé à la mémoire du commandant Gauthrin.



La tour Moron.

que moi, à sentir les atteintes d'un appétit féroce, excité d'ailleurs par l'air vif des montagnes; aussi, arrivés à l'embranchement cité plus haut, fûmes-nous d'avis de rentrer en ville en descendant par le chemin de la ferme. Avant de quitter la place, mon guide me fit remarquer à l'Est la continuation de l'enceinte romaine, au long de laquelle on voit encore différents blockhaus ou redoutes plus ou moins importants; le blockhaus des Figuiers par exemple, sur le point culminant de la crête. Pendant la guerre, un télégraphe y avait été établi pour correspondre avec celui de Milianah. Un peu avant dans les terres, la maison crénelée d'Anabot, le fort Vallée, défendant avec le blockhaus des Figuiers les versants Nord et Sud de la montagne. Du fort Vallée, la vue redescend, en suivant les festons variés de l'ancienne enceinte, dans la direction de la redoute de Bah-el-Roum, laissant à droite une carrière abandonnée, exploitée jadis par le génie. A cette hauteur, l'encoche disparaît pour surgir de nouveau un peu plus loin en obliquant à l'Est, et traversant la route d'Alger à quelques mètres des rochers de la plage; laissant à gauche l'ancien cirque et plus près de la ville les ruines des thermes dont je vous ai parlé.

Mais, mon ami, ici comme partout, comme toujours, ce qui domine toutes ces créations des hommes, anciennes et nouvelles, c'est encore l'œuvre de Dieu, la mer, la mer qui attire l'œil par l'oreille, la mer immense, à l'horizon indéfini pour la pensée; la mer qui se marie au ciel dans les vapeurs de l'espace et vient briser avec bruit sur les rochers de la côte des lames qui peut-être ont baigné les grèves de France. Oh! que la pensée est active devant un tel spectacle, comme la tête travaille quand le cœur est contristé.

Après avoir quelque temps rêvé en silence et suivi le remous à l'horizon, nous prîmes le chemin de la ville par la route qui descend de la ferme militaire.

On est tout surpris, après une véritable ascension, de trouver d'immenses plateaux convertis en prairies verdoyantes, coupés de ruisseaux bordés de peupliers et de roseaux, qui balancent aux vents frais de la montagne leurs têtes empanachées, et derrière les versants Est des Beni-Menasser, la route ou plutôt le chemin de Zurich, la plaine de l'Oued-el-Hachem, les imposantes possessions des Chénoua; puis l'œil étonné, sautant par-dessus les Beni-Menad, découvre la plaine de la Metidja, qui, dans une vapeur bleuâtre, montre Blidah, le pays des Hadjoutes, et au-dessus, tout à fait au Sud, la chaîne foncée du petit Atlas.

J'avoue, mon cher Armand, que dans cette excursion je commençai à revenir sur l'opinion défavorable que je m'étais faite des montagnes en arrivant devant Cherchell. Cette opinion, que j'eusse conservée si je ne les avais pas un peu parcourues, est aujourd'hui complètement renversée quant aux détails; quant à l'ensemble, excepté l'Atlas au loin, et au Chénoua plus près, je maintiens l'expression de mon impression première.

Je J'étais un peu fatigué de l'ascension, et M. Pharaon commençait, ainsi



Corps de garde.

Sur cette route se trouve à gauche, un abreuvoir qui n'est plus alimenté; l'auge n'est autre qu'un sarcophage romain en pierre dure, parfaitement conservé. De ce point jusqu'à la ville, on ne rencontre plus rien de remarquable, sinon l'exploitation agricole de la famille Villemain, colons méritants, qui ont fait du coin de montagne qui leur a été concédé un véritable paradis légumineux.

Pour vous donner une idée de la course que je fis ce jour-là, et pour excuser l'appétit qui s'ensuivit, il faut que je vous dise, mon cher Armand, que l'espace compris dans l'enceinte de l'ancienne ville romaine est plus grand au moins huit fois que celui sur lequel la ville actuelle est bâtie; or, la ville actuelle couvre une superficie de 38 hectares 6,850 centiares.

Tous, ou presque tous les blockhaus qui dominent Cherchell et commandent les montagnes, sont construits en briques ou en pierres de petit appareil; tous étaient défendus par des rampes contrariées et des fossés profonds, tous ont été désarmés il y a à peu près trois ans.

VIVANT BEAUCÉ.
(La fin à un prochain numéro.)



Abreuvoir.

Polichinelle prolétaire.

PROCÈS VERBAL AUTHENTIQUE.

Tout est dans tout, disait Jacotot. On va voir se justifier ce formidable axiome. Polichinelle va comparaître devant nous, non plus comme un joyeux bouffon, n'ayant d'autre mission que de charmer un quart-d'heure d'ennui, de dérider nos fronts soucieux, de désopiler notre rate plus ou moins encrassée de bile, — mais comme un industriel nécessaire, calculant ses chances, établissant, d'après sa note de fonds, son actif et son passif, ayant comme tout autre entrepreneur dramatique ses succès et ses revers, obligé de se faire une politique, de jager et juger son public, de voir manœuvrer ses bêtes par d'ingénieux calculs, sous peine de voir lancer sa spéculation quelconque.

Ne déformez pas le titre quand on vous montre ce grave revers d'une médaille riante, la besogneuse coulisse du théâtre en plein vent. Il y a là plus d'une leçon, et aussi plus d'un amusement; car enfin Polichinelle aura beau nous conter ses misères, il n'en sera pas moins Polichinelle, après tout.

L'enquête ouverte par le *Morning-Chronicle*, et à laquelle nous avons déjà fait deux emprunts qu'on dit assez heureux, comprend, — nos lecteurs le savent, — toutes les classes pauvres et travailleuses, tous les commerces par conséquent, même les plus infimes; toutes les industries, même les plus précieuses et les moins sérieuses.

Ce titre, les écrivains qui s'en sont chargés et qui ont détaillé avec le soin le plus scrupuleux tout ce qui concerne les *petits métiers* de Londres, devaient en venir à cette classe particulière d'*exhibitionnistes* forains, à laquelle appartenait le salubranques de toute espèce, promeneurs d'ours et de chameaux, prestidigitateurs en plein vent, monstres de lanternes magiques, directeurs de ménageries ambulantes, carnés de géants, commentateurs d'hercules, patrons de nains, professeurs de serins savants et de pures travailleuses, fabricants de veaux à deux têtes, de monstres plus ou moins marins, etc., etc., etc.

Mais arrivés là, et sur le seuil même du cercle particulier où s'agit cette intéressante classe de réprouvés, ils ont trouvé Polichinelle; Polichinelle, le plus populaire et le plus riche des comédiens de la rue; Polichinelle, que certains esprits d'élite ont à tort, que Nodier aimait, pour qui Janin, s'il l'osait bien, ferait une comédie; Polichinelle enfin, qui, nos lecteurs le verront plus loin, menacé dans sa liberté par une loi sauvage, a trouvé des protecteurs jusque sur les banquettes croisées de la chambre des lords.

L'examen dut commencer par lui. Polichinelle fut mandé. Il se rendit à la sommation philanthropique qui lui était adressée pour cause de publique utilité. Seulement, il avait laissé chez lui, avec ses deux basses, son costume broché d'or, sa collette gaufrée, ses sabots rutilants et décorés de si beaux nœuds satinés, son couvre-chef renouvelé d'Henri IV (avec je ne sais quelles additions orientales), et ses manchettes dignes d'un roué de la Régence.

Il se présenta sous les traits d'un petit homme brun, de figure assez joviale, vêtu d'une méchante jaquette de classe, en drap jauni vert, à peu près jaune aujourd'hui, et brillant de toute autre chose que de paillettes. Un seul bouton la retenait croisée sur la poitrine du pauvre hère; toutes les boutonnières, sauf une, ayant pu à peu près céder aux efforts du temps, on avait sorti de sa poche, et pointer hors de cet écu de putaine détreffée, les deux ou trois boutons qui lui servent à commander l'attention des passants. Il était du reste fort civil, un peu intimidé, ne parlant guère que les yeux baissés, et tortillant entre ses doigts les larges bords d'un feutre gris, roulé en quelque sorte par un long service.

C'est du moins ainsi que le représente l'enquête du *Morning-Chronicle*. Et maintenant il est grand temps de le laisser parler, non pas avec sa pratique, sur ce mode médiocrement ionien que nous lui connaissons tous, mais de sa voix la plus naturelle.

« Voici tantôt vingt-cinq ans, Monsieur, qu'étant en condition chez un gentleman français d'origine, et négociant de la Cité, je me laissai persuader de m'associer à un jeune homme à peu près de mon âge, qui venait de temps à autre divertir avec ses marionnettes le fils de mon maître. Il avait besoin de quelqu'un pour recueillir l'argent, et me dit qu'à ce facile métier, après quelque temps d'exercice, je gagnerais bien ma livre sterling par jour. Vous croyez peut-être qu'il me trompait; mais non. Dans ce temps-là, Monsieur, c'était un bon état que le nôtre.

« Toutefois, je comprenais ce qu'il y avait d'humiliant pour un homme en condition à aller montrer ainsi dans les rues, et je fus longtemps à me laisser embaucher. Mais il arriva sur ces entrefaites que mon maître s'en retourna résider dans son pays, laissant à un autre sa maison d'affaires, qui occupait quatorze commis. Je me trouvais sans place, et après avoir tenu bon encore quelque temps, j'avais que le pire de tout était de mourir de faim. Ce fut si Panch et Judy m'en pouvant empêcher, il fallait de nécessité recourir à eux. Et partant c'est un grand parti à prendre; car, voyez-vous, une fois entré là-dedans, on n'en sort pas comme on veut. Les gens qui vous y ont vu vous soupçonner d'en savoir trop long, et ne veulent, pour or ni pour argent, avoir rien à démêler avec vous.

« Me voyez-vous, par exemple, faisant du commerce? Les enfants, à coup sûr, me reconnaîtraient derrière le comptoir et commenceraient à crier devant ma boutique (pour une chose ou pour l'autre, il leur faut crier). — Oh! Polichinelle!... Polichinelle qui sert la pratique! voyez Polichinelle!... Et Dieu sait s'ils éloigneraient les chalandes. C'est un grand ennui, Monsieur, je vous le dis en toute vérité, d'avoir ainsi une renommée publique.

« Tous ces ennuis, savez-vous où ils mènent? À l'hôpital, mon monsieur, ou à la maison du travail! Tous mes prédécesseurs y sont morts, même le vieux Pyke... Pyke et Porsini, Vous savez?...

« Ah! vous ne savez pas?... Eh bien, Porsini fut le premier qui montra Polichinelle dans nos rues anglaises, et Pyke était son apprenti. Tous deux sont morts à la maison de travail; et pourtant ils ont gagné gros.

« Vous ne connaissez pas Porsini (1)? C'est lui qui, voici tantôt soixante-dix ans de cela, importa chez nous les marionnettes italiennes. Nous le considérons tous comme notre véritable air-cul. Il est mort très-riche et aveugle. J'ai entendu dire que ce vieux bouhonne a fait quelquefois jusqu'à 40 liv. st. (250 fr.) dans sa journée, entre un soleil et l'autre. Aussi le gibier, le volaille et les meilleurs vins, il se passait tout, comme le premier gentleman du pays. Mais quoi? son argent s'en allait du même train qu'il arrivait. Et quelle indépendance! Quand on le faisait quêrir, il ne prenait pas l'heure du bourgeois, il donnait la sienne. Et il a lui-même, manquant de tout, dans la *work-house* de Saint-Giles! — Pauvre diable! on n'aurait pas dû souffrir cela. Il avait tant amusé le monde. Un chacun le connaissait à Londres; lords, ducs, princes, *squires* et vagabonds, il les faisait tous rire, et tous s'arrêtaient volontiers devant son petit théâtre.

« C'est son établissement que j'ai acheté après quelques années d'exercice. J'y reviendrai tout à l'heure. Il ne pouvait plus jouer alors, et vivait misérablement dans la *Coal-Yard*, quartier de Brury-Lane. A peine s'il avait tous les jours un morceau de pain à manger; et il s'était ruiné à régaler les autres, le tiers et le quart, au petit bonheur, qu'il les comblait ou non. Il n'avait pas assés étudié le monde, voyez-vous, et ne s'était pas étudié lui-même.

« Son établissement n'était pas grand chose, et ne ressemblait en rien à ce qu'on fait maintenant. Quatre bâtons et des rideaux verts suffisaient pour attirer le monde à faire de bonnes recettes, pourvu que Polichinelle fût là dedans. Je payai trente-cinq shillings le théâtre, les marionnettes, et tout. Ce n'était pas cher, comme vous voyez; mais il faut dire que la baraque était toute défectueuse, toute délaissée; il fallait un homme comme moi pour en tirer parti. Il y avait douze personnages, sans compter les accessoires, comme la potence, l'échelle, le cheval, la cloche et le chien empaillé. Ces personnages étaient: Polichinelle, Judy, l'Enfant, le Bedeau, Scaramouche, Personne, Jack Ketch (2), le Grand-Seigneur, le Docteur, le Diable (on ne se servait pas alors de fantômes), le Joyeux-André et l'Homme-Aveugle. — Ces deux derniers rôles sont tout à fait surannés présentement.

« En ce temps-là il n'y avait — et il n'y a encore aujourd'hui — qu'un sculpteur véritablement doué pour notre genre d'affaires. Il est cher, mais excellent. Ses têtes de Polichinelle sont les meilleures que jamais j'aie vues. Il fait se rejoindre le nez et le menton de la manière la plus réjouissante. Un assortiment de figures neuves, tout labiliées, sortant de son atelier, reviennent maintenant à 45 livres st. (375 fr.) environ. Chaque tête seule coûte 5 shillings à faire sculpter, et il faut au moins un mètre de drap pour chaque costume, sans compter les ornements et détails qui sont fort chers. Maintenant, pour le mettre, tel qu'on le fait aujourd'hui, nous ne pouvons mettre moins de 3 livres st. (75 fr.), y compris la barette verte des rideaux, la denture ornée, le fond de scène, le cottage et le rideau. Autrefois, le fond de scène pouvait changer de manière à représenter une tribune est tombée en désuétude; nous ne visons plus qu'au drôlatique, et la prison est devenue inutile.

« Autrefois, encore, Toby (c'est le chien) était tout simplement un animal empaillé. Ce fut Pyke le premier qui eut l'idée de faire paraître un chien vivant; idée capitale, puisque le nom même de notre théâtre en a été changé. On diminue maintenant indifféremment, et aussi bien, le théâtre de Panch (3) et Toby que le théâtre de Panch tout seul. Un de mes collègues, frappé de cette invention, a cru renchérir sur elle en s'associant trois chiens vivants; mais il n'a que médiocrement réussi. Vous voyez qu'on abuse des milleux choses.

« La plus grande difficulté qu'on ait à faire jouer Polichinelle, consiste à bien parler son langage. Cela se fait au moyen d'un petit instrument que voici et qu'on appelle pratique. Ce sont deux petits morceaux de métal, légèrement recourbés, appliqués l'un contre l'autre, et entre lesquels nous plaçons cette petite plaque mince, dont la composition est un secret. C'est encore un secret que la composition du métal dont on se sert pour les deux plaques extérieures. Elles ne sont ni en étain ni en zinc; car ces deux substances délétères, constamment tenues dans la bouche, finiraient à la longue par empoisonner.

« Nous vendons ces pratiques aux gentlemen à raison d'un souverain (25 fr.) la pièce, avec la manière de s'en servir. Aussi en ai-je toujours sur moi une ou deux de rechange, toutes neuves, pour la vente. Il en a de trois espèces: pour l'appel du public, pour le chant ou le récit, et pour la vente. Quand on en a l'habitude, on parle aussi nettement avec ces langues inconnues, comme nous les appelons entre nous, que n'importe quel curé dans sa chaire. C'est Porsini qui a importé chez nous ce système; c'est de Porsini lui-même que j'ai appris. Mon premier maître n'avait jamais voulu m'initier à cette partie de la profession. Porsini me donna des leçons quand je lui achetai son établissement. Je fus six mois à me perfectionner, travaillant le jour et la nuit. Remarquez qu'il faut s'exercer en plein air. Entre quatre murs, ce n'est pas la même chose. Souvent, après avoir fabriqué chez moi des pratiques, j'ai dû les mettre ensuite au rebut, parce que, essayées dehors, elles n'avaient pas la portée, la sonorité nécessaire. On vous dira, du reste, que je suis un des meilleurs parleurs de tout l'état.

« J'en reviens, Monsieur, à mes début. Le jeune homme qui m'avait embauché me promettait un salaire fixe de 12

shillings par semaine, et l'entretien en sus; marché fait pour deux années et jusqu'à ce que j'eusse pu mettre de côté de quoi monter un établissement à moi. En échange, je devais porter le théâtre sur mon dos, et après chaque représentation, faire la collecte. Il y a des gens malappris qui disent quand on en est là: Le voici qui vient mentir. — Je vous prends à témoin, Monsieur, que c'est là une injustice. Toutes les fois qu'on travaille, on ne mentie pas, n'est-il pas vrai? Je ne savais ni battre le tambour, ni jouer des flûtes; c'était mon camarade qui s'en chargeait avant chaque exhibition. Pour moi, je lui passais les heures; je voyais à ce qu'on ne vint pas ouvrir les rideaux de l'établissement.

« Je me rappelle fort bien du jour où j'entrai en fonctions. C'était au commencement d'août 1825. Je faisais tout mon possible pour n'être point vu. Ma dignité souffrait de courir ainsi les rues pour gagner de quoi vivre. Je me sentais intimidé, mal à mon aise, — quelque chose enfin dont vous n'avez jamais l'idée, — toutes les fois que quelqu'un me regardait furtivement. Et la rue, je me la rappelle bien aussi, au delà de Gray's-Inn, une rue paisible, décente, bien habitée. Quand la foule commença à s'amasser, la honte me prit, et je me tournais du côté du théâtre, au lieu de faire face au public, comme il le fallait. — Nous n'avions pas répété auparavant; aussi donnais-je les figures tout de travers à mon camarade, qui pestait sous sa barette, en me soufflant les noms que j'avais à dire à mesure que les marionnettes entraient en scène. C'était là toute ma besogne parlante. Vous voyez qu'elle n'avait rien de très-complicqué. Vous peindre mon embarras, cependant, et vous dire toutes mes bêtises, ne serait pas chose facile.

« Vous ne croirez pas une chose, c'est que j'ai eu les nerfs très-ébranlés, tout à courti que j'aurais pu me croire, lorsqu'il me fallait débiter comme Polichinelle en titre. Je savais bien cependant que les spectateurs ne me voyaient pas derrière mon rideau. On aurait dit, malgré cela, que le pays entier avait les yeux braqués sur moi. Tout au plus pouvais-je répéter les rôles, et tenir les figures en place sans qu'on les vit trembler. Ma voix, elle, chevrotait si fort en chantant, que je me crus hors d'état d'arriver à la fin du premier acte. Je surmontai cependant mon émotion, et je jouerais maintenant devant le Banc des Evêques, sans plus de trouble qu'un navet.

« Il nous faut toujours un associé pour battre le tambour, jouer des flûtes et ramasser l'argent. Mon premier associé fut ma femme. Elle restait au dehors, écartait les enfants trop curieux et faisait la quête. Je portais la trompette et le théâtre; elle la baissait aux personnages. Voici bientôt cinq ans qu'elle est morte.

« A cette époque, nous faisons bien, semaine moyenne, nos 5 livres sterling. Il m'est arrivé de gagner en une journée, dans les rues, jusqu'à 2 livres 10 shillings (65 francs environ); et je regardais comme méliore la journée au bout de laquelle nous n'avions pas une livre au moins de recette (1). Bon métier! hein? et qui distance un peu les profits de l'ouvrage ordinaire. Jugez devant moi mes prédécesseurs, lorsque le métier valait au moins cinq fois mieux que de mon temps. Jugez de ce qu'on a gagné Porsini et Pyke!

« Une exhibition dans les rues, il y a vingt ans, rapportait fréquemment jusqu'à 7 et 8 shillings. Deux ou trois shillings constituaient une mauvaise recette. Or je jouais huit ou dix fois par jour sans trop m'enfreindre, l'argent venant bien. Je joue maintenant jusqu'à vingt fois, et c'est tout le bout du monde si je gagne mon diner de chaque jour. Cela vous montre, monsieur, la différence des temps, et ce qu'on appelle — le progrès des idées.

« Autrefois aussi, le soir, on nous faisait venir dans les maisons riches pour divertir la jeune noblesse; et l'on nous donnait souvent, pour une demi-heure d'exhibition, jusqu'à 2 livres sterling; tout au moins une. La représentation en dehors de la maison valait 2 shillings 6 deniers; mais que de fois ne m'a-t-on pas donné 10 shillings sans y regarder. Je puis dire que j'ai joué devant toute la noblesse.

« Lord *** avait surtout un goût marqué pour notre théâtre, et nous avions eu en lui un patron zélé. Du temps où il nous discutait le Bill de Police, je le rencontrai à Cheltenham, où je faisais ma tournée; et il me dit qu'une fois de plus il avait sauvé la tête de Polichinelle; car c'était à lui que nous dûmes de n'être pas nommés dans l'acte du parlement. Lisiez-le, monsieur, si vous croyez que je vous trompe; vous verrez que Polichinelle n'y est point compris.

« Je vous ai parlé de nos gains d'autrefois. Mais... ils sont passés, ces jours de fête! Cinq shillings, à présent, comptent pour une bonne journée. Cinq shillings pour deux; car il faut toujours s'associer. Il n'y a pas gras, vous voyez.

« On ne gagne presque plus rien à jouer par ordre; j'entends, à guetter les gentlemen qui vous demandent de jouer devant leurs fenêtres; et la représentation publique, dans les caroufours, ne rapporte pas (à mon époque, bien entendu) plus de 3 pence. Il y a les *short showings* (courtes-montres), qui durent à peu près dix minutes, et les *long pitches* qui durent un demi-heure ou même davantage. Nous les réservons pour les coins de rue les plus fréquentés; et nous ne comptons qu'après avoir réuni au moins un shilling. On peut aller, dans la journée, jusqu'à vingt représentations de la première espèce: dix le matin et dix dans l'après-midi. On ne peut guère, dans le même espace de temps, donner plus de huit représentations de la seconde.

« Nous partons sur les neuf heures du matin, pour ne rentrer qu'à la nuit. Les meilleures heures sont de neuf à dix, parce que les enfants ne sont pas encore partis pour le promenade, de midi à trois heures et de six à neuf sont encore des moments assez favorables. Le lundi est le meilleur jour de la semaine par l'exhibition dans les rues; le vendredi ne vaut rien; les pauvres gens ont déjà mangé tout l'argent de la semaine. En revanche, les mercredis, jeudis et vendredis,

(1) Probablement une corruption du mot *Polichinella*. Les gamins du midi disent encore *Polichinella*.

(2) Nom populaire du bourgeois.

(3) Panch est le nom anglais de Polichinelle; ce mot signifie aussi bourade, coup de poing. On l'a donné par extension à une liqueur qui porte à la tête.

(1) Une lettre ressemblant 25 fr. C'est tout dit sans désober les membres de l'Assemblée nationale.

ils avont assez de représentations par ordre, et ce sont les ballets. Le printemps vaut mieux que toutes les autres saisons ; nous l'appelons la saison de Polichinelle. Nous avons six Pâques et la Noël, où l'on nous appelle souvent pour s'occuper. La soirée se paye, en général, une livre ; plus, s'il y a raffinement, qui sont au gré des personnes. Mais, sur vingt soirées que j'avais autrefois, c'est tout au plus s'il en reste deux. N'avez pas croire que l'on se soit ennuyé nous ! Non : c'est qu'on est plus près regardant, et voilà tout.

Comme aux cochers de fiacres, la pluie nous est favorable : le retient les enfants chez eux, les mamans et les bonnes savent plus qu'en faire ; on nous appelle. Il ne faut pas penser à lui qu'il pleuve fort, car alors les affaires vont mieux s'il faisait très-beau. Ce qui convient le mieux est un bruyant d'Écosse, autant vaut dire une pluie fine. La pluie vaut double quand il fait ce temps-là.

Il y a aussi de bons et de mauvais endroits. Leicester-square est un des meilleurs. Puis vient Regent Street, surtout au coin de Burlington-Street. Bond-Street ne vaut guère plus rien. Dans la Cité nous ne faisons pas nos frais ; les uns y ont la tête pleine d'affaires et ils ne sortent pas volontiers l'argent de leur poche. Il ne faut pas trop s'aventurer dans le voisinage des chapelles ; cependant je me viens d'avoir fait concurrence à un prédicateur de la rue, qui périrait dans New-Road. L'affaire tourna bien pour moi : tout son troupeau, comme il l'appela, le quitta pour venir à moi.

Polichinelle n'a pas d'opinions politiques. Il dit tout à ce qu'il peut le mieux flatter son auditoire.

Notre plus grand fêlé, monsieur, est justement ce qui lui fait gagner le plus. Je veux parler des enfants. Nous sommes toujours certains d'en être entourés, mais les trois quarts du temps ce sont de petits drôles sans le sou. Ils s'attachent à vous, ils vous suivent partout où vous allez ; et si quelque fois faire plusieurs milles pour se débarrasser d'eux. Il y a des enfants particulièrement infectés de cette maladie : White-Chapel, par exemple, et Spital-fields. J'ai en soin de ne pas montrer mon nez à plusieurs milles à la Prés. Les persécutions nous forcent souvent à cesser la présentation. Ici ce sont leurs bonnets qu'ils jettent à la tête des acteurs ; en d'autres endroits, et malgré toutes les précautions imaginables, on ne peut les empêcher de rôder autour des rideaux jusqu'à ce qu'ils y aient fourré les doigts fait un trou pour voir ce qui se passe derrière. D'autres tiennent la caisse, malgré nous... Le pire de tout, cependant, est qu'ils n'ont pas un farthing dans leur poche.

Nous n'aimons pas les soldats, qui sont à peu près dans même cas, sauf qu'ils n'ont pas de poches où mettre leur argent. Les nourrices non plus. Si la maman a donné un penny pour s'amuser, la nourrice finit toujours par se quereller au petit imbécile, pour s'acheter des rubans. Les moustiques prévalent infailliblement leur petit impôt sur ce qu'ils nous apportent au nom de leurs maîtres.

Nous faisons des tournées l'été. Il y a des villes où on bénéficie encore quelque chose, les villes de banlieue surtout. Dans ces tournées, nous ne logeons point avec les vagabonds, mais dans de véritables auberges ; car nous nous regardons comme un peu au-dessus des promeneurs de bêtes ou des barlatans ordinaires. Il y a maintenant, en Angleterre, seize théâtres de notre espèce, dont huit fonctionnent à Londres et huit courent la province. Chacun occupe au moins deux hommes. Les associés partagent également la recette, si celui qui ne montre pas Polichinelle sait battre à l'amour et jouer des flûtes. S'il n'est bon qu'à porter le régime et à faire la queue, il n'a droit qu'à rien.

Quant au drame lui-même — je pense que je puis sans inconvénient lui donner ce nom — c'est toujours la même pièce en deux actes, où il y a des parties comiques et des parties sentimentales. Ces dernières sont moins goûtées de jour en jour et se suppriment peu à peu. Cependant il y a des familles où on les préfère, et on en nous prie de supprimer les grimaces, les sauts périlleux ; d'autres ne veulent ni fantôme, ni diable, ni cerceuil. C'est ce que j'appelle gâter sa pièce.

Quelquefois nous perdons la voix tout à coup, ce qui est pas extraordinaire, vu l'exercice violent que nous faisons à nos poumons, surtout par ces cris particuliers au moyen desquels nous forçons les enfants à courir aux fenêtres. Ce jour-là tout est fini pour Polichinelle... Il lui reste à maison de travail et ses économies, s'il en a... Mais il n'en a pas.

Ci finissent les nêves Confessions de maître Punch, textuellement sténographiées pour le *Morning-Chronicle*.

O. N.

Littérature Polonaise.

Est-ce par cette sorte d'orgueil national qui, dans l'antique Rome, faisait considérer les autres peuples, et surtout eux du septentrion, comme des barbares, ou par suite de la différence énorme qui existe entre le génie des langues du Nord et celui des langues du Midi ; en fait certain, c'est que la France a été longtemps avant de savoir qu'il y eût une littérature sur les bords de la Vistule. Il a fallu deux évolutions pour le lui apprendre, et encore ne le sait-elle que très-vaguement. Les noms des Shakespeare, des Bacon, des Dante, des Bérace, des Machiavel, des Caléron et des Cervantes sont devenus pour ainsi dire populaires dans notre patrie, mais peu d'entre nous se doutent qu'un des plus grands poètes du siècle est un Polonais ; que la Pologne, au seizième siècle, partageait en Europe, avec l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et le Portugal, l'honneur d'avoir une langue littérairement fixée.

L'art ne constitue pas partout au même degré, par des raisons qui ressortent de la vie sociale des peuples, et il est

facile de déterminer, d'après celle des Polonais, la cause des développements et des lacunes de leur littérature.

En dehors du mouvement latin, qui ne constituait pas une véritable littérature nationale, il y a eu trois époques littéraires en Pologne : le siècle de Sigismond-Auguste, la naissance de l'art, l'époque de Stanislas-Auguste, la renaissance, et le siècle actuel, ère d'une révolution artistique. Le dix-septième siècle, si fécond chez nous, n'en a eu presque aucune œuvre littéraire dans la patrie des Jagellon et des Sobieski, parce que les Muses lui ont d'ordinaire loigné du théâtre de la guerre et de l'anarchie.

Ces trois époques offrent en premier lieu, pour les grandes catégories de l'art, deux lacunes considérables. Le drame et l'épopée manquent. Un chef-d'œuvre de forme racinienne comme la *Barbe Radziwiłł* de Feliniki, quelques froides tragédies, telles que le *Thémistocle* et l'*Hector* de Kuizina ou le *Cosimir-le-Grand* de Niemcewicz, et certaines scènes plus ou moins belles dissimulées dans un répertoire plus moderne, dans celui de Korzeniowski, par exemple, ne constituent pas un théâtre. Kraski, homme de génie cependant, a échoué dans le genre épique, et d'autres écrivains n'ont pas été plus heureux que lui.

L'absence des passions qui travaillent la société dans les autres pays, les mœurs patriarcales du peuple, expliquent en Pologne le manque d'œuvres vraiment dramatiques ainsi que du roman tel que l'on écrit Richardson, Jean-Jacques Rousseau et de nos jours George Sand. A cette cause générale s'en rattachent plusieurs qui tiennent aux diverses époques littéraires précitées, comme, par exemple, au dix-huitième siècle la prédominance de l'esprit voltairien et l'imitation de l'art français d'alors, et au dix-neuvième les entraves apportées par la censure au développement du théâtre. La non-appartenance en Pologne du moyen âge tel que nous le concevons, c'est-à-dire avec ce caractère de féodalité, de fantasmagorie, de religion, d'amour, de poésie et même de barbarie qui le constitue à nos yeux, le lien indissoluble qui existe entre la subjectivité artistique du Polonais et sa nationalité, et enfin ce pli de l'esprit (esprit mobile, actif), qui fait que les Français également ne sauraient atteindre à la haute époque, voilà les principales raisons de la lacune épique dans la littérature polonaise.

Mais l'histoire, le génie et les mœurs de ce peuple se présentent naturellement aux autres catégories de l'art. Le pays est riche en faits héroïques et en légendes merveilleuses. De là des poèmes simplement héroïques et des chants fantastiques très-beaux, tels que le *Château de Kaniova*, les *Aieux*, l'*Ondine*, où se développent tous les éléments, toutes les formes de l'art, délivrés, parfois même jusqu'à l'excès des normes de l'école. Rien n'empêche le génie plein de fantaisie et de malice de la nation d'atteindre à l'épopée comique, à la satire et à la comédie ; aussi trouve-t-on en Pologne des poèmes dans le genre du *Lutrin*, tels que la *Monacomanie* de Kraski, des satires comme celles du même évêque littérateur, petits chefs-d'œuvre de finesse, de causticité et de bon goût, mais où l'on chercherait en vain l'hyperbole nerveuse de Juvénal, et enfin des comédies qui rappellent le faire des Collin d'Harleville et même des Rognard, comme les pièces de Fredro. L'amour brûlant pour la patrie du peuple polonais et sa spontanéité de caractère font comprendre pourquoi de près Jean Kochanowski jusqu'à l'auteur de *l'Œle à la Jeunesse*, ce peuple a toujours eu des lurs du premier ordre. Ses goûts, ses habitudes champêtres donnent la raison du souffle puissant qu'il y a dans les œuvres inspirées par la nature aux Karpinski, aux Trembaki, et à des poètes plus modernes, tels que Malczewski, auquel il n'a fallu d'une seule œuvre, sa *Maria*, pour descendre immortel au tombeau. Enfin il nous serait facile d'appliquer la même théorie pour déterminer ce que pouvaient produire en Pologne deux sciences qui, pour la forme, relèvent de l'art, la philosophie et l'art, ainsi que la valeur des travaux des proto-artistes polonais, depuis Naruszewicz, le père de la grande prose et de l'histoire parmi les siens, jusqu'aux Lelewel, aux Mochnacki, aux Goluchowski, aux Cieszkowski et autres écrivains de ce siècle ; mais cette analyse nous entraînerait trop loin.

Après un rapide aperçu sur la littérature polonaise en général, abordons enfin l'homme à qui appartient de droit le sceptre de l'art en Pologne.

Mickiewicz, à son début, s'est montré le poète par excellence, le maître, ainsi que l'appellent sa nation et ses émules, et il a conservé son sceptre. La rivale de madame de Staël, George Sand, a établi un parallèle entre lui, Goethe et Byron, et lui a même adjugé la palme. S'il n'a pas un génie plus puissant que le leur, il en a du moins un d'une trempe plus généreuse et plus complète. Goethe, égoïste et par nature et par amour de l'art, reste, du point de vue de la personnalité, en dehors de grande production, et s'il s'y montre subjectivement, c'est que sous un aspect aride comme celui de son *Méphistophélès*. Byron, plein d'orgueil, se pose dans tous les types qu'il crée, et quand ce n'est pas lui en réalité qui s'y reflète, c'est encore lui par hypothèse. Mickiewicz, tout à la fois embrasé de l'amour de l'humanité et poète modeste, réunit dans ses créations l'objectivité et la subjectivité à un degré harmonique. S'il n'a pas la profondeur de Goethe, profondeur qui tient au génie philosophique de la nation allemande, s'il n'a pas cette puissance de poète au plus haut degré la matière et cette excentricité orientale de Byron, inspiré par une vie aventureuse et pleine de passions et de caprices aristocratiques, il a du moins un enthousiasme plus propre à parler aux masses. L'objectivité du poète germanique aboutit quelque fois à des détails cyniques qui, quoi qu'on en dise, sont indignes de l'art. La *Nuit du sabbat* est là pour le prouver. La subjectivité du barde anglais lui fait trop souvent sacrifier la réalité. La muse du chanteur polonais reste toujours éminemment chaste, et lorsque, entraîné par la passion ou brisé par la souffrance, il s'écarte parfois de la vérité, il y touche toujours par un certain lien.

Comme ses rivaux, Mickiewicz a opéré parmi les écrivains une révolution dans l'art tout en respectant le génie de sa langue, c'est-à-dire qu'il est resté classique dans toutes les innovations les plus hardies de son romantisme. Comme eux aussi il a fait école, et ce n'est pas une des moindres gloires du grand poète lithuanien que de compter parmi ses disciples les bardes éminents de la pléiade polonaise et ukrainienne, c'est-à-dire : un Bohdan-Zaleski, dont les suaves et mélodieuses poésies paraissent avoir été écrites par un sylphe, avec une plume trempée dans les rayons de l'aurore et aux sons des harpes éoliennes ; un Oljnicki, dont les balades seraient dignes de l'auteur de *Lenore* ; un Goszczyński, qui a peint le *Château de Kaniova* avec la touche des Rembrandt et de Rosa Rosati ; un Garczynski, aux idées si profondes, à l'inspiration si soutenue ; un Jules Slowacki, dont le vers est cisilé à la Benvivuto Cellini, et son génie splendide auteur anonyme de *l'Urydon* et de la *Comédie infernale*, qui semble avoir emprunté le style d'airain d'un Tacite pour écrire sur les sombres tablettes d'un Byron, et qui bien souvent égale le maître lui-même.

Enfin, au point de vue du patriotisme consigné comme élément artistique, Mickiewicz est un écrivain plus national que ses deux rivaux. Bien à peu près n'eût-il Goethe dans la cause de sa patrie. Byron, dont le cœur est ulcéré, ne parle point à la sienne. Mickiewicz, au contraire, devient le Jérémie de sa nation, quand il ne peut plus en être le Tyrtée.

Son génie, à la fois lyrique, épique et dramatique, a parcouru toutes les sphères de l'art, en a épuisé toutes les formes, parce que son âme a éprouvé tous les sentiments avec une telle violence qu'elle a fini par trouver l'art impuissant à rendre ce qu'elle sentait, par le renier, et même par lancer sur lui l'anathème. C'est vraiment d'une âme pareille qu'on peut dire : « C'est une lampe dont la flamme toujours plus ardente a dévoré l'étroite prison où elle était enfermée. » L'amour, sous toutes ses formes, dans son sens le plus restreint comme dans sa signification la plus étendue, a été le continuel inspirateur de notre barde, l'élément constitutif d'une série de poèmes formant un tout organique : *Konrad Wallenrod*, *Grojni*, les *Aieux* et *Messire Thodé*. Il y a dans ces pas-sages, de ces vers coulés en bronze et d'une facture tellement monumentale, qu'il serait difficile d'en détacher un seul mot, d'en déplacer une seule syllabe, sans compromettre l'harmonie de l'ensemble. Sous ce rapport, le poète de la Lithuanie a des analogies frappantes avec notre André Chénier. Comme André l'hénier, Mickiewicz s'est nourri de tout le suc, de toute la moelle artistique de l'antiquité ; mais un autre grand maître encore a partagé avec l'antiquité l'honneur d'avoir coopéré à l'éducation morale du barde sarmate, le peuple, source vive où il a puisé des trésors de poésie.

Le sujet de *Konrad Wallenrod* est assez simple. Un seigneur de Lithuanie, Walther surnommé Alphe, après avoir épousé Aldona, fille du prince lithuanien Keystout, a quitté sa fiancée depuis dix ans, et il est entré à Marienburg dans l'Ordre des chevaliers Teutons, sous le nom de Konrad Wallenrod, pour venger sur eux sa patrie par la trahison ; s'il parvient un jour à devenir leur chef suprême. A Marienburg aussi, depuis ces dix ans, une recluse vit incornée et retirée dans un donjon solitaire ; c'est Aldona. Nommé enfin grand-maître de l'Ordre, Konrad, qui a retrouvé sa fiancée, donne, avant de trahir les Allemands, un festin où il y a de la barde de sa nation, un valet ailé, accompagnant ses chants du luth, œuvre d'un vain allégorique les aventures de Walther, dont il cherche à enflammer l'esprit patriotique. Mais voici venir l'heure des combats et Vitold, prince de Lithuanie, ravage les possessions germaniques. Konrad précipite les chevaliers dans un piège où les Lithuaniens les écrasent. Le tribunal secret de l'Ordre, certain de la trahison, a résolu la mort du traître. Cependant, libre encore, Konrad, dans un dernier entretien avec Aldona, l'engage à fuir avec lui dans les déserts de la Lithuanie ; mais liée par ses vœux, Aldona s'y refuse et Konrad la quitte en lui disant que si la lampe du rébut où il va s'enfermer et dont elle peut apercevoir la lumière de son donjon vient à s'éteindre, c'est qu'il n'en doit plus jamais se revoir ici-bas. Il s'empoigne quand les juges pénètrent dans son manoir pour le tuer, et tombe mort sur la lampe fatidique qui renverse ; alors un cri horrible, parti du donjon de la recluse, annonce au monde qu'elle a également cessé d'exister.

Telle est la donnée du chant sauvage qui a signalé le réveil du poète de ce songe si calme et si voluptueux de l'enfance, réveil produit par les premiers récits des malheurs de la patrie dont ait été frappée son oreille. Son génie, dans ce poème, porte le cachet de la faiblesse du jeune âge. On voit qu'il n'est pas encore parvenu à la compréhension de l'homme mort. L'œuvre trahit même une certaine imitation des auteurs traduits sur les bords de la Vistule, et c'est en outre plutôt sur les traces de Virgile que sur celles d'Homère que le jeune écrivain marche à la recherche d'une forme originale, de cette forme qu'il a trouvée en concevant le poème des *Aieux*. Le style de *Konrad* est certainement riche, souple, abondant, animé, harmonieux ; mais il est d'une pureté peut-être plutôt scolastique que classique. L'auteur n'a pas encore serré le joug de l'épithète, de la périphrase, de la comparaison latine à double évolution : « Les terres de Paléomon... les ondes inter-lites et infranchissables du Niémén... ; le centenaire heurtant des ossements du soc de sa charrue... ; espérance ! et l'écho redisait espérance à travers les ondes, les vallons et les bois... ; ainsi quand, dans l'arène, le royal quadrupède, le lion, glâce des rugissements les spectaculaires, seul son gardien reste impassible, » etc. Voilà bien, croyons-nous, des reminiscences de l'école ; tandis que, quand le poète s'écrit dans la même œuvre : « Les grands cours sont comme des ruelles trop vastes ; le miel ne peut point les remplir et elles doivent être des nids de couleuvres, » il rencontre une forme originale et

en harmonie avec le génie de son siècle et de sa nation, sans pour cela rompre avec la tradition et les lois de la langue.

Dans *Grajina*, véritable chef-d'œuvre de style, on trouve une légende lithuanienne d'une simplicité et d'une couleur quelquefois homériques, et jamais le poète n'a fait de vers plus purs ni plus limpides. C'est une perle sans taches, sans défauts. Quelques lignes suffiront pour l'analyser.

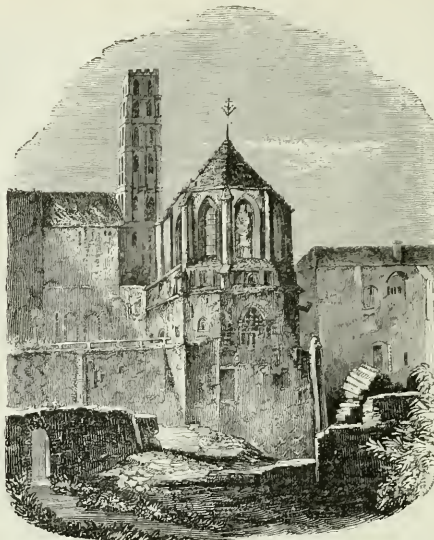
Litavor, seigneur de Novogrodek et époux de la belle Grajina, a conclu un traité secret avec l'Ordre Teutonique contre Vitold, duc de Lithuanie, qui semble vouloir retenir le fief de Lida, qu'il lui a octroyé comme dot de sa femme. Litavor a résolu d'emporter Lida d'assaut, et il attend l'envoyé de l'ordre. Celui-ci arrive au château; mais, prévenu par le fidèle Rymvid, qui a vaivement tenté de détourner son maître de se coaliser avec l'ennemi commun contre le suzerain, Grajina profite du sommeil de son époux pour évincer le commandeur teuton, qui se retire en jurant de se venger de l'affront. Et en effet, à la pointe du jour, les chevaliers marchent sur Novogrodek. Grajina, au lieu de réveiller Litavor, revêt son armure et court à l'ennemi, le chef lui porte un coup mortel et reçoit lui-même la mort des mains d'un chevalier noir inconnu qui décide la victoire en faveur des Lithuaniens et dans lequel on reconnaît plus tard Litavor. Reconnue du seul Rymvid, elle est transportée au château où elle expire dans les bras de son époux, qui, à ses funérailles, se précipite sur son bûcher funéraire.

Le poème des *Ajeux* est l'histoire sanglante d'une vie toute de cœur, de sacrifices et pleine de sentiments nobles et angéliques. L'œuvre a deux parties bien distinctes: la première, restée en quelque sorte incomplète et composée de deux tableaux, la *Veillée des Morts* et le *Presbytère*, est un drame de la vie privée; la seconde, les *Martyrs*, un drame de la vie sociale et politique. L'auteur, après avoir entendu, dans son enfance, les légendes religieuses de son pays, s'en est tellement épris, qu'il les a toutes fondées dans son œuvre.

La première partie du poème commence à minuit, dans une chapelle. Là, par une coutume qui remonte au paganisme slave, le peuple apporte aux morts des offrandes et des secours. Un sorcier évoque leurs âmes; elles surgissent des tombeaux avec leur caractère primitif, racontent leur vie passée, et demandent des soulagements à leurs maux. Ce sont ici de petits anges qui, trop gâtés sur terre, refusent des gâteaux et veulent deux grains de poivre; là, un mauvais seigneur tourmenté par des vaudours, des chouettes et des arbeaux qui sont ses anciens serviteurs et lui arrachent les aliments dont il voudrait repaître sa famille, tandis qu'il demande une goutte d'eau et deux grains de blé; plus loin, une jeune fille courant après un agneau fugitif, embleme de l'amour rebuté, précédée d'un papillon folâtre, symbole de la coquetterie, et soupirant en vain après les caresses des jeunes gens; et enfin un spectre silencieux dont le cœur est tout sanglant et qui regarde une jeune bergère assise sur un sépulchre, une bergère aussi taciturne que lui, image tous deux des amours d'un autre Pétrarque et de sa Laure inspiratrice.

Ce premier tableau du drame intime est, selon nous, le plus achevé. C'est un hymen admirable du fantastique et de la réalité. Toutes les couleurs du prisme de l'art s'y trouvent mariées sur un fond triste et sombre. Toutes les mélodies de la poésie y sont merveilleusement fondues dans une lugubre harmonie. Quelle chasteté de passion quelle chaleur de sentiments, quelle suavité de désirs dans l'expression d'un amour de poète! Quelle vérité profonde dans ce tableau de toutes les misères, de toutes les souffrances humaines! Quelle idéalisation du monde matériel, quelle personification du monde moral dans la peinture des formes de la femme et des remords du damné, et quel parfait accord entre le rythme et la pensée, entre l'idée et l'image! Maître enfin de sa forme à lui, de ses puissances propres, et délivré des entraves scolastiques, le poète s'empare de votre esprit, de votre cœur, et, en magicien, vous fait penser, vous fait sentir tout ce qu'il pense et sent lui-même. Vous vous oubliez; vous vous identifiez à lui; vous devenez poète à votre tour; en un mot, c'est un charme, une incantation. Pour donner une idée palpable de cette poésie, on peut dire que c'est une trame de couleurs et de tons tissée avec des flammes et des rigissements de l'enfer, avec des rayons du soleil et des chants de chérubins, avec des lueurs de la lune et ce je ne sais quoi qu'on voit dans les ténèbres, qu'on entend au milieu du silence des tombeaux.

Le second tableau du drame se déroule au fond d'un presbytère. Le spectre silencieux entre dans la demeure du curé. Héros du poème, il s'appelle Gustave et prendra plus tard le nom de Konrad. Il raconte au prêtre ses amours, ses souffrances; il controuve sur tout avec lui, maudit la science et le sentiment, veut se venger impitoyablement d'une maîtresse infidèle, mais pardonne avec une admirable abnégation.



Eglise de Sainte-Marie à Marienburg (Konrad Wallenrod, chant II).

Condamné à répéter tout ce qu'il a fait jadis sur terre, il se poignarde, conserve son existence de vampire aux yeux du bon prêtre épouvanté, son oncle et son instituteur, et enfin disparaît au chant du coq, après avoir donné des conseils et des avertissements à tous les assistants, non moins effrayés que leur pasteur.

La seconde partie des *Ajeux* est certainement d'une portée plus haute, plus générale que la première. Mais il n'y a plus là dans la forme la même pureté, la même perfection. Des diatribes de mauvais goût, des détails trop mesquins pour l'art, l'abus des idées vagues, le mythe moins bien amené au milieu de la réalité, des horreurs dans la dernière scène trop hideuses, des horreurs nauséabondes, par exemple « des lambeaux de cadavre sautant, une tête bondis-

sant comme un crapaud, une poitrine rampant e carapace de tortue, des doigts arrachés qui s'agitent comme des couleuvres, » etc., toutes ces imperfections placent les *Martyrs* au-dessous de la première partie. Il y a certaines limites qu'il ne faut point franchir, même dans la poésie fantastique. Nous trouvons aussi moins d'originalité dans les *Martyrs*. Il serait, en effet, facile de constater, par certains passages, la manière de procéder de Goethe et d'Hofmann, tandis que dans la *Veillée des morts* et le *Presbytère*, l'auteur reste toujours lui et rien que lui-même.

Et cependant c'est dans cette seconde partie, où laquelle nous nous montrons peut-être trop sévère que se trouve le plus beau, le plus grandiose de chants de Mickiewicz. Ce chant qu'il appelle l'*Hymne à la Création*, ce chant où son héros sent toute la puissance de son génie, où aimant et souffrant, dilapidé pour des millions d'hommes, il se donne à lui-même le nom de *Million*, où, fort de sa puissance comme maître-chaudron, et de son amour comme homme il demande à Dieu l'empire des âmes, non pas à nom de la sagesse, mais au nom du sentiment; ce chant enfin où, n'entendant aucune voix céleste répondre à l'appel brûlant de son cœur, il vomit contre le ciel, avec des paroles de feu, le blâme des blâmes, celui qui assimile la divinité au despotisme terrestre, où, ce chant est digne d'être imprimé et lettres d'or dans le temple de l'art. Il y a dans ce du formidable avec Dieu quelque chose qui fait frémir quand on songe à la disproportion infinie entre les deux combattants. Cette scène a toute la grandeur de ce passage du *Zend-Avasta* où le Satan de la légende du premier des Zorathoustris, le sombre Aghre Maynius, grimpe, échelon par échelon, à travers les ténèbres jusqu'au point rayonnant où brille à ses yeux le palais d'Aburo-Mazda. Eh bien! ce splendide morceau, où notre poète s'est surpassé lui-même, c'est une improvisation! Non, nous ne connaissons rien de plus beau, rien de plus grand, de plus chaleureux, et de plus achevé dans aucune langue que cette improvisation hallucinante qu'on ne saurait lire sans éprouver le frisson.

Citons encore, dans cette partie des *Ajeux*, deux visions bien belles aussi, mais à des titres divers. Celle de la jeune vierge amante du héros du poème est plus suave, plus gracieuse que toutes les fleurs dont elle parle; et celle du prêtre compagne d'infortune de Konrad est tracée avec de couleurs aussi sombres, aussi mystiques qu'une prophétie de l'Apocalypse. Il y a à quelque chose de panthéistique dans la première de ces visions. Les roses s'y animent, elles sont pieuses, elles murmurent des paroles d'amour, mais si baqu'on ne saurait les entendre. Mickiewicz a toujours été mystique, et du mysticisme au panthéisme il n'y a qu'un pas. Dans cette vision, dans cette rose animée, on peut reconnaître sans peine le passé du poète. Piétraque ne saurait oublier Laure; mais c'est là un souvenir calme, pur. Le rêve n'a plus rien de terrestre; il s'achève aux cieux.

Messire *Thadée* est une épopée domestique trop locale pour pouvoir être bien comprise par des étrangers. On y passe en revue tous les usages, tous les plaisirs et tous les types lithuaniens. Les caractères sont admirablement tracés et le langage des personnages toujours en harmonie avec leur condition. Cette œuvre est pour un Lithuanien ce que le *Koran* est pour un Turc: tout s'y trouve. Mickiewicz, en l'écrivant, a été le Walter Scott de sa patrie. Il serait impossible de donner une bonne analyse de cette profonde étude, tant elle échappe pour ainsi dire à l'analyse.

Nous ne parlerons pas des poésies lyriques de Mickiewicz. Toutes, dans leur genre et surtout les *Sonnets de la Crimée*, sont de petits chefs-d'œuvre. Quant à sa prose, elle est simple, pure, facile, vive et éloquent. Le livre des *Pélerin polonais* a bien pu donner à Lamennais l'idée d'écrire ses *Paroles d'un Croquant*. Il y a dans la forme de *Pélerin* un mélange des deux Testament qui va merveilleusement au sujet.

Telles sont les œuvres du plus grand poète des peuples slaves. On les a traduites en tout ou en partie dans presque toutes les langues de l'Europe. Un de ses compatriotes M. Christian Ostrowski, les a reproduites en entier et fidèlement dans notre langue. Un autre de ses compatriotes vient de le reproduire à son tour, non pas avec la plume mais avec le crayon. Ce que notre statuaire David (d'Angers) a exécuté d'une manière si large et si vraie pour Mickiewicz lui-même en faisant son buste en marbre, M. Jean Ty-siewicz l'a tenté avec bonheur pour deux de ses chants: il a illustré *Konrad Wallenrod* et *Grajina*, et son œuvre prouve que le peintre a bien compris le poète, comme on peut le voir par les deux dessins choisis pour accompagner cet article (1).

JEAN JULYECOURT.



Alphe demandant pardon à Aldona (Konrad Wallenrod, chant IV).

(1) L'ouvrage de Konrad Wallenrod et Grajina, originaux et traduction réunis sur la même page, est métré en un très volume grand in-8°, sur papier bleu superbe glacé, orné de 100 gravures sur bois, dont 20 sont tirées à part, à deux tomes. Il paraît au complet dans le courant de cette année. — Paris: Payenne, rue de Seine, 14; chez M. Leclercq, rue Florentine, à Montmartre; à qui on peut écrire pour envoyer les souscriptions.

La raison démonstrative. Illustrations par Stop.



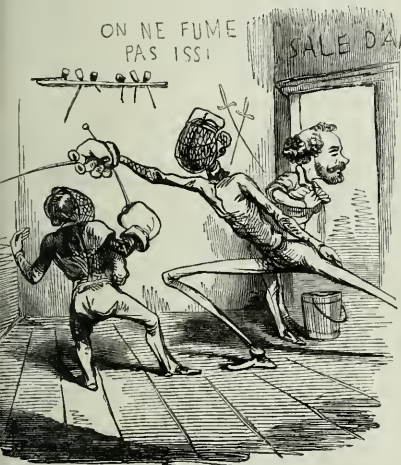
L'escrime est l'art de perforer son prochain avec élégance et propreté, par la raison démonstrative.



Costume d'un naturel de salle d'armes.



Après la première leçon.



Pour bien savoir se défendre, il faut d'abord savoir se fendre.



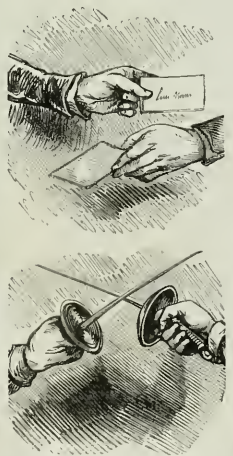
Afin de mieux pourfendre.



Un monsieur qui ne porto pas de bottes molles.



Souvent une carte...



... Amène une seconde... Puis une troisième...quarte.



Ce qu'on est convenu d'appeler une rencontre



Un bonheur chatouilleux.

et mes collègues du gouvernement provisoire, d'avoir dévoré les millions provenant des 45 centimes, de nous être enrichis de la mière du p.uple. l'arou en France s'est élevée contre moi que clamait universel. J'ai été l'homme aux 45 centimes. Attaqué partout, je n'ai été dédaigné nulle part. Pendant vingt mois j'ai tout subi sans me plaindre; pendant vingt mois j'ai consenti à porter sans explications la responsabilité des 45 centimes; pendant vingt mois j'ai gardé le silence. Qui m'a donné ce courage? Je n'hésite pas à le dire: la conscience d'un grand devoir accompli. Mais le jour de la justice me paraît enfin venu. Le premier, et à plusieurs reprises différents, j'ai réclamé un débat solennel sur la gestion financière du gouvernement provisoire. Ce débat n'ayant pas eu lieu, malgré tous mes efforts devant l'Assemblée nationale, je le provoque devant le public. Je viens dire à mes adversaires comme à mes amis politiques ce que j'ai fait, pourquoi je l'ai fait.

Cette justification est écrite avec une bonne foi persuasive, une verve qui entraîne, une vivacité de sentiment qui émeut. Il faut lire surtout le passage où, après avoir exposé ce qu'il avait à payer d'un côté et ce qu'il trouvait en cause de l'autre, M. Garnier Pagès constate que, malgré tous ses efforts, l'argent s'écoulait comme l'eau d'une coupe ouverte. De minute en minute le niveau baissait à vue d'œil, et il pouvait calculer mathématiquement le moment précis où l'épuisement serait complet. Le directeur du mouvement général des fonds et le caissier central ne cessent de l'avertir: « Monsieur le ministre, répétaient-ils maïn et soir, nous pouvons encore vivre 15 jours, 12 jours, 10 jours et enfin 8 jours. — La banqueroute a lieu, jours de vue! s'écriait-il dans un accès de désespoir, la banqueroute, c'est-à-dire la ruine universelle, le renversement de toutes les situations, la guerre civile, l'écabement de l'Etat, et, pour les sacrifiés qui auront signé de leur nom cette catastrophe, le déshonneur et la mort. Ah! s'ils avaient vu comme moi s'épuiser dans leurs mains la vie de la France; s'ils avaient connu l'agonie des jours sans trêve et des nuits sans sommeil; s'ils avaient connu le supplice d'un esprit libre et d'un visage tranquille sur un cœur brisé; s'ils avaient subi cette lente et active torture de l'impuissance aux prises avec l'impossibilité; ceux qui, le peul disparaître, n'ont tant poussé, n'auraient depuis longtemps pardonné non involontairement l'évaluation d'un jour.»

A propos des médiums et des empiriques qui vièrent alors lui offrir des remèdes, M. Garnier Pagès raconte l'anecdote suivante: « Les clubs n'étaient pas seuls violents; ils n'étaient pas seuls à

nous conseiller, à nous insinuer ces vagues exhortations que par vénération ou par insulte ou qualité: moyens recalcitronnaires. Un jour je reçus la visite d'un banquier fort connu qui m'apporta l'adresse par le ministre de l'Intérieur; je l'accueillis avec la considération que je lui croyais due. Il débuta par des réflexions générales sur les périls de la situation, sur la nécessité de sauver la République, sur les moyens à employer dans ce but, etc., etc. — Aux grands maux les grands remèdes, ajouta-t-il; les banquiers ont encore de l'argent, il faut qu'ils viennent au secours du trésor. Convoquez-les, enfermez-les dans un salon, et ne les laissez sortir qu'après avoir obtenu d'eux un prêt de 60 à 80 millions. Si vous voulez, je me charge de l'exécution. — Je le remerciai poliment. Il m'a depuis accusé de communisme.»

M. Garnier Pagès, exposé fait de la situation et des causes qui l'avaient amenée, examina un à un tous les moyens proposés pour éviter la banqueroute; l'emprunt national, l'emprunt libre, l'emprunt forcé, le papier monnaie, les billets hypothécaires, le monnayage de la rente, la banque d'Etat, la vente des bois de l'Etat, l'aliénation des recettes futures, il les rejette tous comme dangereux, humiliants, insultants ou inapplicables; et, revenant à son point de départ, c'est-à-dire à l'alternative ou de demander à la France de se sauver par un grand, par un généreux effort, ou de dire ser le ban de la monarchie, et de laisser passer la banqueroute, il explique comment et pourquoi il a opté pour l'impôt des 45 centimes, répond à quelques attaques aussi injustes et aussi calomnieuses que celles dont il fut le malheureux conséquence, il nous expose, et qu'il eut, malgré ses inconvénients, l'impôt des 45 centimes, il termine en ces termes: « Voilà pourquoi mon impopularité de me pèse point; voilà pourquoi, l'ayant prévu, je n'ai honte de l'avoir acceptée; voilà pourquoi, repoussé, méconnu, calomnié quand je ne suis pas oublié, je m'applaudis dans ma retraite d'avoir su remplir un grand devoir; voilà pourquoi ma conscience est sans remords, mon âme sans trouble et mon cœur sans douleur.»

Nous ne saurions trop recommander à tous les orateurs et à tous les écrivains qui, par tactique, persistent à accuser le parti républicain modéré de toutes les fautes des socialistes, les plus communistes, le chapitre où M. Garnier Pagès établit que le papier monnaie, condamné par le raisonnement, condamné par la science, ridiculisé par l'histoire, est encore plus irrésistiblement condamné au point de vue de la justice et de l'humanité, c'est-à-dire au point de vue de la démocratie. Ad. J.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE JUIN 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

La durée du jour est de 16^h 4^m le 30 juin; elle n'était que de 15^h 17^m le 31 mai. L'augmentation est donc de 17^m, dont 3^m le matin et 14^m le soir. Mais cet accroissement résulte d'une différence entre l'accroissement du 1^{er} au 21, où la durée du jour atteint 16^h 7^m, et la diminution du 21 au 30. La première de nos figures rend cet effet appréciable.

L'équation du temps devient nulle dans le cours de ce mois. Elle était de 2^m 35^s le 1^{er}; elle se réduit à moins d'une

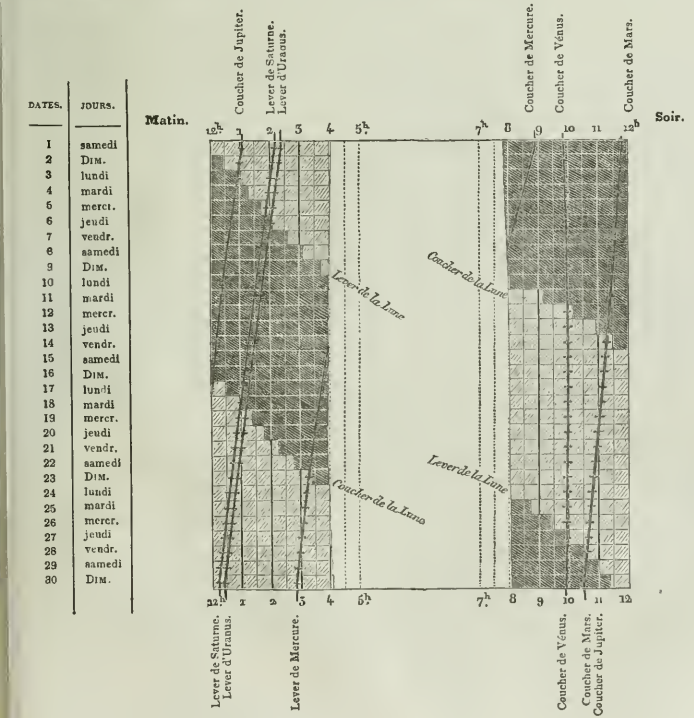
seconde et demie le 15. A partir de ce moment elle croît de nouveau; mais le midi moyen précède le midi vrai, qu'il suit d'abord, et l'intervalle est de 3^m 11^s le 30.

La plus grande hauteur du soleil à lieu le 21; elle atteint alors 64° 37', et diminue seulement de 15' jusqu'au 30.

La lune sera près de Saturne le 5; d'Uranus le 6; de Mercure le 10; de Venus le 12, de Mars le 14, et de Jupiter le 16.

Il y a dernier quartier le 3, nouvelle lune le 10, premier quartier le 16 et pleine lune le 24.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



AGE DE LA LUNE.

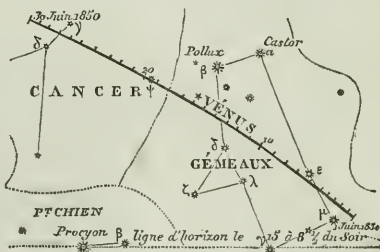
1	21
2	22
3	23
4	24
5	25
6	26
7	27
8	28
9	29
10	30
11	1
12	2
13	3
14	4
15	5
16	6
17	7
18	8
19	9
20	10
21	11

Boutes apparentes des Planètes.

Mercury, d'abord étoile du soir, disparaît au bout de peu de jours, dans les rayons du soleil. Il n'est complètement perdu du 7 au 15. A partir de cette date il se dégage assez promptement, de sorte que, à la fin du mois, il se lève plus d'une heure avant le soleil. Néanmoins il ne sera très-favorablement placé pour les observateurs, à aucune époque, dans le cours de ce mois. Son mouvement est rétrograde du 1^{er} au 20; il devient stationnaire à cette date, et à partir du 23 il reprend un mouvement direct. La figure de la page 272 (N° du 27 avril) montre la dernière particularité, ainsi que l'espace de boucle que forme l'orbite apparente.

Vénus est étoile du soir. Son mouvement est direct; elle s'éloigne peu du soleil, et les heures de son coucher ne va-

Orbite apparente de Vénus pendant le mois de juin.



rien presque pas pendant tout le cours du mois. Elle atteindra le 2 le périhélie, c'est-à-dire le point de son orbite où elle est à la moindre distance du soleil. La figure ci-jointe montre l'orbite apparente du 1^{er} au 30 juin.

Mars est étoile du soir. Son orbite apparente, jusqu'au 30 juin, a été donnée page 272 du N° du 27 avril. Le mouvement est direct.

Jupiter se couche après minuit pendant un peu plus de la moitié du mois, et avant minuit à partir du 17. Son mouvement est redevenu direct, quoique lent (voyez la figure page 143, N° du 2 mars).

Saturne est étoile du matin. L'intervalle qui sépare son lever du coucher de Jupiter reste à peu près constant, et d'une heure environ pendant toute la durée du mois. Le mouvement de la planète se ralentit, mais est encore direct jusqu'aux premiers jours de juillet (voyez la page 207, N° du 30 mars).

Uranus est aussi étoile du matin; il se lève après Saturne d'un intervalle de temps qui varie peu, et dont la valeur moyenne est de 9 à 10 minutes pendant toute la durée du mois. Son mouvement est direct (voyez la page 272, N° du 27 avril).

Neptune paraît sensiblement stationnaire sur la voûte céleste pendant tout le mois de juin. Il se lève le 1^{er} juin à minuit 45^m; le 15 à 11^h 45^m du soir, et le 1^{er} juillet à 10^h 35^m. Il passe au méridien à ces trois dates, respectivement à 6 heures du matin, à 5 heures et à 3^h 53^m. Ses hauteurs respectives au-dessus de l'horizon sont, aux mêmes dates et à l'instant du passage au méridien, de 31° 32', de 31° 17' et de 31° 27'. Le N° du 30 mars, page 207, montre l'orbite apparente de la planète.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Sept de ces phénomènes seront visibles à Paris, pendant le mois de juin, savoir: cinq émerisions et deux immerisions.

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
Date.	Heures.	Date.	Heures.	Date.	Heures.
	ÉMÉRISION.		ÉMÉRISION.		ÉMÉRISION.
2	8 ^h 20 ^m 33 ^s soir.	4	9 ^h 4 ^m 59 ^s soir.	17	9 ^h 46 ^m 49 ^s soir.
9	10 ^h 15 ^m 16 ^s soir.				
25	8 ^h 31 ^m 2 ^s soir.		4 ^e SATELLITE.		IMMERISION.
				24	10 ^h 41 ^m 14 ^s soir.
				17	10 ^h 25 ^m 1 ^s soir.

Ocultaions d'étoiles.

Il n'y en aura que cinq pendant le mois, savoir:

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERISIONS.	ÉMÉRISIONS.
2	42 Verséau.	1 ^h 28 ^m matin.	2 ^h 43 ^m matin.
9	Aldébaran.	1 ^h 8 ^m soir.	2 ^h 9 ^m soir.
23	29° Ophiucus.	2 ^h 8 ^m matin.	2 ^h 50 ^m matin.
26	7° Capricorne.	9 ^h 33 ^m soir.	10 ^h 47 ^m soir.
29	70 Verséau.	0 ^h 46 ^m matin.	1 ^h 58 ^m matin.

M. Odlot. — Le 30 et le 31 mars 1814.

M. Odlot père, célèbre orfèvre, est mort à Paris le 24 mai à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Quand M. Odlot ne serait connu que par les productions de l'art qu'il a cultivé et qu'il a relevé après la révolution, à une époque où la tra-

auraient conservé des œuvres à jamais regrettables, dont il ne reste aujourd'hui que des descriptions insuffisantes. Les traits de l'artiste ont mérité, à un autre titre, d'être consacrés par le dessin. Le tableau célèbre où M. Horace



J.-B. Claude Odlot père, décédé à Paris le 24 mai 1850, d'après un portrait d'Isabey.

« Les chefs-d'œuvre de cet artiste, dit un rapport de l'exposition, reproduisent avec un rare bonheur d'appropriation les formes les plus pures des vases antiques. Ils ne sont pas moins remarquables pour le savant ajustage des pièces. Cet art consciencieux, d'autant plus parfait qu'il

Vernet a immortalisé un épisode de la bataille de Paris le 30 mars 1814 montre à côté du maréchal Monecy un des chefs de la garde nationale de Paris combattant jusqu'à la dernière heure à la barrière de Clichy : c'est M. Odlot.

Ne serait-ce pas ici l'occasion de rappeler, pour l'honneur de la France, que ce n'est point Paris ni aucune classe de ses habitants qui ont amené la capitulation de la capitale, mais quelques ambitieux qui n'en étaient pas, ce jour-là, à leur première trahison, et qui n'ont pas donné leur démission le lendemain? Que des hommes dont on ne peut nier les nobles sentiments, par haine du despotisme, par fidélité aux traditions de leurs familles, par entraînement irréflecti, aient suivi, dans cette fatale journée, les instructions dont M. de Talleyrand était l'auteur et un intrigant, comme dit M. Benoist d'Azv, le messager et le héros, c'est un malheur qui ne peut être reproché à aucune classe de la société parisienne. Que des dames aient arrêté sur le boulevard



Défense de la barrière de Clichy en 1814, dessin d'Horace Vernet.

dérobe mieux aux regards ses raccordements et ses jointures, permet de rémin à l'élégance une solidité précieuse, même aux yeux de la richesse, quand elle s'applique à d'admirables produits dont elle assure la durée. »

M. Odlot avait réalisé la pensée d'exécuter en bronze et de grandeur naturelle les modèles de ses œuvres les plus remarquables. Il a fait présent de cette collection au musée de la Chambre des Pairs. Si Benvenuto Cellini avait eu la même prévoyance, et s'il avait ou la même générosité pour Rome ou pour Florence, sa patrie, les musées des Médicis

de Coblenz, le 31 mars, la marche du cortège des souverains alliés pour s'approcher du plus grand de ces vainqueurs, l'empereur Alexandre, et se livrer avec l'abandon de leur nature impressionnable et nerveuse à des démonstrations compromettantes pour toute dignité, qui peut dire de quelle espèce étaient ces dames dans un quartier où alors comme aujourd'hui les dames ne portaient pas sur leur coiffure leur nom et leur qualité? Nous faisons point de catégorie. Le sentiment national, la dignité du citoyen, ne sont pas l'objet d'un monopole; la conclusion de l'infraction à la règle, de

l'accident à la généralité, est injuste devant la justice comme devant la logique. C'est l'argument de la mauvaise humeur; c'est l'entêtement d'un parti pris sans honnêteté. De ce qu'un détachement de gardes nationaux allant le 31 mars à la rencontre des alliés par le faubourg Saint-Martin faillit d'être assommé par des ouvriers criant à la trahison, dirait-on que la garde nationale de Paris était complice de M. de Talleyrand? Non, puisqu'une partie de la garde nationale se battait avec M. Odlot à la barrière de Clichy. C'est comme si on interrompait l'unanimité des sentiments de la classe laborieuse par le sentiment des ouvriers du faubourg Saint-Martin, où périt un de ces malheureux traversés d'un coup de sabre par le sergent du détachement dont nous veons de parler. Soyons plus juste. Le despotisme impérial et les malheurs qui étaient la conséquence d'une ambition que la nécessité avait rendue insatiable, soulevaient dans toutes les âmes une révolte incontestée; elle éclatait à ce moment parmi les moins réfléchis et pour obéir à l'ordre des plus compromis et des plus intrigués; dans les cœurs les plus énergiques, elle réagissait contre elle-même en manifestations patriotiques; elle était contenue chez presque tous par la douleur et la honte de la défaite.

M. Odlot fut de ceux qui protestèrent jusqu'à ce que la force ne laissât plus de chance au courage; c'est pour cela qu'il avait mérité que la couronne du citoyen se mêlât, sur le cercueil qui contenait ses restes mortels, aux couronnes qui avaient consacré le génie de l'artiste. Il était fier, et avec raison, de ce souvenir de la barrière de Clichy; et, quoiqu'il en parlât avec modestie, on n'entendait jamais sans émotion le récit de cette journée dans la bouche du noble vieillard. On sentait que le 30 et le 31 mars 1814 avaient été deux grands jours dans sa longue vie, et il n'avait oublié aucune de leurs circonstances qu'il aimait à raconter, en les rapportant avec précision aux heures où il en avait été témoin. Il avait vu M. de Maubreuil caracolant sur un cheval à la queue duquel était attachée la croix d'honneur, cette croix d'honneur qui n'était pas encore alors une monnaie dont on a fait depuis la charité à tant de pauvres. Il avait entendu ce même Maubreuil pousser les premiers cris: « A la colonne! A la colonne! » Ce n'est pas lui qui a raconté que la vile multitude avait suivi M. de Maubreuil: il disait, au contraire, que c'est à peine si une cinquantaine de fanatiques, parmi lesquels celui qui écrit ces lignes se rappelle en avoir connu plusieurs qui se trouveraient plus qu'offensés de l'appellation de vile multitude; de très-bons électeurs domiciliés et très-honnêtes gens qui ont fait une sottise; cinquante à peine, pour l'honneur de Paris et de la France, avaient mis la main au câble passé autour du cou de la statue, sans parvenir seulement à le soulever. M. Odlot ajoutait que M. de Maubreuil, exaspéré de voir sa tentative échouer ridiculement, fit chercher tous les fiacres qui se trouvaient dans le quartier. On en découvrit 20, dont les chevaux furent dételés, attelés à la corde et frappés à grands coups de fonet. « Ces pauvres bêtes, disaient-ils, ne parvinrent seulement pas à tendre l'immense câble. Une huée universelle s'éleva de toutes parts, sur la place et dans la rue de la Paix, les sifflets chassèrent M. de Maubreuil et ses amis. » On sait que la statue fut déposée en effet cinq jours après, par des ouvriers, avec les procédés ordinaires de l'industrie des mécaniciens. Cette statue a été fondue dans la statue de Henri IV qui se voit sur le Pont-Neuf. Nous demandons pardon de ces détails dans une notice biographique; mais, outre qu'ils se rattachent au fait capital de la vie de M. Odlot, outre que ces détails sont des souvenirs de sa conversation, leur publication ici se trouve encore justifiée par des circonstances récentes qui leur donnent de l'a-propos.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La bonne conduite et le travail sont la véritable Californie.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, Paris, 36, rue de Vaugirard.